



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

**Archive ouverte UNIGE**

<https://archive-ouverte.unige.ch>

Master

2010

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

---

## Ecrire la maladie: les enjeux formatifs du récit

---

Perrelet, Elodie

### How to cite

PERRELET, Elodie. Ecrire la maladie: les enjeux formatifs du récit. Master, 2010.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:12036>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

**FACULTÉ DE PSYCHOLOGIE  
ET DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION**

**Ecrire la maladie: les enjeux formatifs du récit**

**MEMOIRE REALISE EN VUE DE L'OBTENTION DE LA  
MAITRISE EN FORMATION DES ADULTES**

**PAR**  
*Elodie Perrelet*

**DIRECTEUR DU MEMOIRE**  
*Bessa Myftiu*

**JURY**  
*Bessa Myftiu*  
*Mireille Cifali*  
*Claude Laplace*

GENEVE, SEPTEMBRE 2010

**UNIVERSITE DE GENEVE  
FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION  
SECTION SCIENCES DE L'EDUCATION**

## RESUME

Ce mémoire relate l'histoire d'une maladie. Il se compose en deux temps : un récit et son analyse. Prenant ainsi la forme d'un diptyque, les deux parties se veulent à la fois indépendantes et complémentaires. Croiser un récit et un texte de réflexion théorique a mis en lumière combien les deux formes d'écriture se réclament, pour des raisons différentes, des mêmes exigences de clarté, de mise à distance et d'implication. Nous verrons que la ligne qui sépare subjectivité – le propre d'une écriture narrative – et l'objectivité – le propre d'un travail universitaire – est plus souple qu'il n'y paraît. Ce mémoire montre que l'écriture d'une expérience singulière touche également à un savoir universel.

*À la mémoire de Sophie*

*À tous ceux qui m'ont aidée dans l'élaboration de ce mémoire :*  
*Bessa Myftiu, sans qui ce mémoire n'aurait pas pu avoir lieu,*  
*Mireille Cifali, pour son écoute sans failles,*  
*Elisabeth Soldini, ma lectrice infatigable à la patience infinie,*  
*Marianne et Lucas Stryjensky, qui m'ont accompagnée de leur affection tout au long de*  
*l'élaboration de ce thème douloureux,*  
*À mes amis fidèles, Thomas, Francesca, Elisa, Djamila, Emilie, Julie, Olivia, Tarramo,*  
*Stephanie,*  
*À Jean-Christophe Camus,*  
*À Louis Loulou !*  
*À Madame Eliez.*

*Et à ma mère, pour son amour, son courage, sa patience et sa douceur qui m'inspirent*  
*chaque jour. À toi, maman.*

## **Table des matières**

<i>Introduction</i>	<i>p. 4</i>
<b><i>Première partie : le récit</i></b>	<i>p. 7</i>
<b><i>Deuxième partie :</i></b>	
<b><i>1. Sur le récit</i></b>	<i>p. 44</i>
<i>Le récit comme élaboration de la pensée</i>	<i>p. 45</i>
<i>Le point de départ</i>	<i>p. 45</i>
<i>Ambivalence de l'acte d'écrire</i>	<i>p. 46</i>
<i>Deux dimensions de l'acte d'écrire</i>	<i>p. 47</i>
<i>Le récit comme reconstruction d'une histoire</i>	<i>p. 49</i>
<i>Un travestissement de la réalité</i>	<i>p. 49</i>
<i>Une vérité multiple</i>	<i>p. 50</i>
<i>Le pourquoi et le comment</i>	<i>p. 52</i>
<i>Le récit et l'expérience</i>	<i>p. 53</i>
<i>Le conte de fées et le récit</i>	<i>p. 53</i>
<i>L'éternelle identification</i>	<i>p. 54</i>
<i>La transmission du récit et du conte</i>	<i>p. 55</i>
<i>Pourquoi le récit en formation des adultes ?</i>	<i>p. 56</i>
<i>De l'expérience à l'écriture</i>	<i>p. 56</i>
<i>L'autobiographie et la fiction : entre restitution et création</i>	<i>p. 56</i>
<i>Récit et compréhension</i>	<i>p. 57</i>
<i>Le récit, l'art et la vérité</i>	<i>p. 57</i>

<b>2. Sur la clinique</b>	<i>p. 60</i>
<i>L'amorce d'un questionnaire</i>	<i>p. 61</i>
<i>Le savoir contre la peur</i>	<i>p. 61</i>
<i>La posture clinique</i>	<i>p. 62</i>
<i>La clinique et la volonté de maîtrise</i>	<i>p. 63</i>
<i>Réflexions autour d'une posture clinique en développement</i>	<i>p. 65</i>
<i>Conclusion</i>	<i>p. 67</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>p. 69</i>

## Introduction

« L'écriture c'est l'inconnu. Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. Et en toute lucidité »<sup>1</sup>, note Marguerite Duras.

Lorsque je songeais, non sans tourment, à la forme que pouvait bien prendre mon mémoire, je me heurtais sans cesse à une cloison opaque. Elle m'empêchait d'entrevoir une issue me menant vers la réflexion qu'il s'agissait de bâtir. Et l'anxiété augmentait.

Écrire – activité que j'affectionne, il fallait écrire. Mais écrire ne suffisait pas. Il fallait donner une direction, un sens, une architecture à des émotions qui fourmillaient au fond de moi dans le chaos le plus absolu. Trouver des mots, construire des phrases afin de traduire au mieux ces mêmes émotions – cette matière brute – que j'éprouvais par le corps – dans mon ventre, dans l'estomac, dans la gorge – mais non avec la tête. Parce que directement liée et inspirée par les émotions, l'écriture n'est pas cérébrale. Elle le deviendra, certes, pour peu qu'on la travaille, qu'on la polisse, voire qu'on la torture ; mais elle ne l'est pas lorsqu'elle éclôt du frottement de la plume sur le papier ou du pianotage des doigts sur le clavier. L'écriture est d'abord émotion.

Écrire donc. Faire jaillir l'émotion, la faire couler sur une page blanche. Blanche ! bien sûr. Désespérément blanche. Parce que l'écriture naît du vide ; ou du trop plein ? Difficile de savoir. Peut-être qu'elle surgit du vide et du trop plein, simultanément. Dans son roman *Les désarrois de l'élève Törless*, Robert Musil avoue : « Les mots n'exprimaient pas la chose ; les mots la faisaient plus grave qu'elle n'était ; c'était quelque chose de tout à fait sourd, une sensation d'étouffement dans la gorge, une pensée à peine saisissable, et qui ne prendrait cette forme que si l'on insistait pour la traduire en mots ; mais entre cette forme et la chose, alors, il ne subsistait plus qu'une ressemblance vague, comme un agrandissement géant où non seulement l'on verrait tous les détails plus nets, mais où l'on en découvrirait encore qui n'y sont pas... »<sup>2</sup>. Décalage implacable entre une situation vécue et son explicitation à travers l'écriture... Et, dès le premier mot jeté au hasard sur le papier, s'impose la quête du sens à donner à cette suite de petits caractères noirs ; l'écriture naît, grandit, puis enfle. Les émotions s'imposent, s'étalent – se biffent aussi, souvent – selon l'axe autour duquel on va articuler son texte.

Je savais que je voulais écrire à propos de mon amie Sophie, atteinte d'un cancer à l'âge de vingt-trois ans et qui devait s'éteindre deux ans plus tard. Je savais également que je voulais écrire au sujet de ma mère, qui avait contracté également un cancer trois mois après le décès de Sophie. Mais que veut dire au juste « écrire à propos de Sophie » ? Que signifie « écrire au sujet de ma mère » ?

Je voulais *écrire* leurs maladies, ou plutôt une maladie commune : le cancer. « Écrire au sujet du cancer »... Une fois encore, qu'entendre par cela ? Je n'ai pas suivi les cours de la faculté de médecine et je ne suis pas spécialiste en oncologie ! Pourtant, c'est bien de la

---

<sup>1</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 52.

<sup>2</sup> Robert Musil, *Les désarrois de l'élève Törless*, Paris, Editions du Seuil, 1960, p. 24.

maladie dont j'avais envie – ou besoin – de parler dans ce mémoire. Plus exactement, de la façon dont j'ai vécu, de l'extérieur, la maladie de deux personnes si proches. Autrement dit, penser la maladie de ces deux femmes à travers ma subjectivité.

Écrire sur la douleur de voir souffrir ; sur l'angoisse qui nous étreint. Écrire à propos d'un corps – qui n'est pas le nôtre, certes, mais un corps aimé ! –, qui se transforme peu à peu en prison, en ennemi, en bourreau. Et de la culpabilité d'être en bonne santé, d'avoir des ganglions lymphatiques dociles et un sein bien portant ; de vivre, de continuer à vivre alors que l'Amie n'est plus. La culpabilité d'avoir vingt-cinq ans et bientôt vingt-six, alors que Sophie ne dépassera pas son quart de siècle. Fixer par les mots cette image ahurissante aussi : c'est lorsque l'on voit la mort – son ombre – de près, lorsque l'on peut presque la toucher du doigt, que la vie – par contraste – ne nous a jamais paru aussi *évidente*.

Écrire la solitude, le vide, l'absence. Écrire l'espoir aussi.

Point d'*explication rationnelle* tout au long de la partie de ce mémoire réservée à la fiction ; point d'analyse d'un phénomène objectif, ce n'est pas mon propos. Mais la tentative de bâtir, avec la plume, des connaissances, d'atteindre des « savoirs » à partir d'une expérience singulière et douloureuse : l'accompagnement de la maladie. Partir de ma subjectivité afin de penser la posture et l'implication qui ont été les miennes ces trois dernières années.

Les deux femmes qui constituent le point de départ de ce travail ne peuvent être réduites à simple *objet* de recherche puisque s'atteler à l'objectivation d'un individu ce qui implique la négation de celui-ci. L'Autre est sujet, jamais objet. Il ne s'agira donc pas d'*expliquer* ce que la maladie a pu engendrer chez Sophie et chez mère d'un point de vue rationnel, mais de révéler les différents enjeux émotifs que leur cancer va éveiller en moi et la gamme de sentiments contrastants qui vont m'envahir.

M'interroger sur ce qui s'est joué *en moi* lors de cette tranche de vie.

Et mettre également en exergue la difficulté et les ambivalences imbriquées dans toute relation humaine et les envisager en tant que phénomène complexe et naturellement inconstant. Si la relation à autrui ne peut être objective, il faut accepter qu'elle nous surprenne et nous bouscule. S'ouvrir au mystère de l'Autre, cet éternel inconnu, ou, encore, rester à la lisière de son jardin secret ...

J'ai donc voulu évoquer mes relations avec Sophie, puis celles avec ma mère ; observer ce que la maladie a modifié en elles – et en moi. Raymond Radiguet écrit non sans ironie que : « C'est l'objet que nous avons constamment sous les yeux que nous reconnaissons avec le plus de difficulté, si on le change un peu de place »<sup>3</sup>. Or la mienne – et celle de ces deux femmes, bien sûr – a chaviré considérablement au cours de ces mois d'accompagnement, où j'ai vu les changements engendrés par la maladie, de même que j'ai observé – inévitablement – mon propre bouleversement.

La première partie de mon mémoire sera donc consacrée à l'écriture de cette expérience de vie sous forme d'un récit. Et par ce récit, essayer de tisser des liens entre les diverses émotions qui se sont combattues en moi – que ce soit la colère, la révolte,

---

<sup>3</sup> Raymond Radiguet, *Le diable au corps*, Paris, Grasset, 1987, p. 130.

l'angoisse, ou encore l'espoir. M'acheminer, par le biais de mon écriture, à la recomposition de cette histoire pour lui donner du sens. Ma subjectivité va se mettre sur le devant de la scène et faire émerger, à travers les mots, une connaissance émotionnelle, qui contribue à l'intelligibilité de ce récit de vie.

Il sera donc question de mon amie Sophie, de ma mère et du cancer ; mais il sera surtout question de moi, et de ma façon d'avoir été à leurs côtés durant cette épreuve. À quoi cela sert-il ? Je pourrais alors emprunter la réponse que donne Bessa Myftiu: « Le récit offre une forme de savoir émotionnel qui ne s'oppose aucunement au savoir scientifique, mais au contraire, le sous-entend et l'approfondit »<sup>4</sup>. Il y a beaucoup à tirer d'une écriture intime – George Sand n'a-t-elle pas soutenu que « Le récit des souffrances et des luttes de la vie de chaque homme est donc l'enseignement de tous »<sup>5</sup> ?

Bien que les récits soient profondément empreints de la subjectivité propre à l'auteur, nous verrons, au fil de la seconde partie de ce mémoire, en quoi ils appartiennent néanmoins à un savoir universel ; le rôle du récit y sera central.

La manière dont a été construit ce mémoire – le chemin pris –, ce que l'on nomme méthodologie, sera donc traitée dans la seconde partie de ce mémoire, dans le chapitre consacré au récit comme l'élaboration de la pensée, et à celui du récit comme reconstruction d'une histoire ; nous nous pencherons également sur les apports de l'écriture d'un récit en Formation des adultes. Cette partie de mon mémoire s'achèvera sur une réflexion autour de la nécessité de cultiver une posture clinique dans les métiers de la relation – et de travailler à partir des sentiments qui guident notre agir.

Une écriture intimiste ne remplace pas les textes théoriques liés à l'apprentissage et à l'expérience plus proprement scientifique, mais elle les complète. Et lorsqu'il est question de terminer ses études en Sciences de l'éducation *option* Formation des adultes, lorsque nous nous destinons à travailler avec des êtres de chair, ne peut-on envisager de céder une place de choix aux réflexions singulières de chacun – et aux questionnements éthiques que celles-ci vont soulever ?

---

<sup>4</sup> Bessa Myftiu, *Ethique et écriture*, Nice, Les éditions Ovadia, 2008, p. 8.

<sup>5</sup> George Sand, *Histoire de ma vie*, Paris, Librairie Générale Française, 2004, p. 64.

## *Première Partie : Le récit*

## Prologue

On devait aller au cinéma, cet après-midi-là, voir un film léger, un film *pour-se-détendre*. On en avait besoin, maman et moi, de ce film à l'eau de rose qu'on aurait oublié deux jours plus tard mais qui nous aurait quand même émues, bien qu'à contrecœur. On n'ose pas avouer tout de suite qu'il nous a touchées ; quand la lumière cinglante éclairera la salle d'un coup sec, on va sûrement murmurer, la voix enrouée : *un peu trop fleur bleue à mon goût...*, tout en essayant furtivement une larme traîtresse. Mais dans la soirée, autour d'un bon verre de Rioja, c'est moi qui capitulerai sans doute en premier : *bon, j'avoue que, tout à la fin, quand Sarah et Tom finissent par se réconcilier sur l'air de la Norma, ça m'a quand même arraché une larme, une petite*, dirai-je, en appuyant bien sur « petite ». Ma mère est une intellectuelle, une vraie, elle ne concède pas facilement s'attendrir devant une grosse production hollywoodienne. Si maman le fait, c'est qu'elle est un peu fatiguée ou de très bonne humeur.

On en avait besoin de ce film, avec tout ce qui nous arrive : la succession de mon grand-père qui n'en finit pas, la bataille juridique que nous livre mon oncle depuis sept ans par appât du gain, les avocats, le notaire, les gens de la maison Christie's, de la maison Sotheby's. À qui le Hodler ? Pour qui le guéridon Louis XVI ? Ça vaut plus ou moins combien un Marquet aujourd'hui ? *Il est à moi le Marquet, à moi !* s'exclame l'oncle triomphant, *c'est écrit là, en gras sur le testament, regardez !* La maison des grands-parents à vider, les objets à trier, à classer, à départager et à vendre surtout, à vendre bien, même en temps de crise économique planétaire.

Et puis, là où nous vivons, maman et moi, il y a des travaux sur la terrasse qui durent depuis plus de huit mois – *douze semaines tout au plus*, avait pourtant assuré l'entrepreneur plein d'élan avant que cela commence. Chez nous, le marteau-piqueur infatigable ne s'interrompt jamais. Cinq ouvriers par demi-journée, Radio Nostalgie qu'ils mettent à plein tube dès sept heures trente le matin, des amas de granit devant nos fenêtres qui s'amoncellent - *on se croirait presque à Sarajevo chez vous !*, s'exclame une copine qui passe à l'improviste -, la vitre du salon qu'ils ont cassée et qu'ils rechignent à remplacer à leur frais maintenant.

Avec nos vies sans histoires d'amour, à maman comme à moi. Avec ce sale type dont je suis tombée amoureuse alors qu'il était divorcé, qu'il n'était pas « affectivement disponible » et qu'il me l'avait dit. Mais non, il a quand même fallu que je m'amourache de lui, comme à chaque fois, et que je m'insurge quand il a repris sa route un beau matin sans jamais plus donner signe de vie. Il était beau, brillantissime et pas du tout amoureux de moi. En larmes dans les bras de ma mère, elle m'a caressé les cheveux et a murmuré calmement mais fermement : *quel crétin, quel imbécile*. Oui, un crétin, un imbécile, ai-je renchéri des sanglots plein la gorge, mais me sentant déjà plus forte de l'avoir formulé à voix haute.

Maman aussi s'est fait larguer par un imbécile, mais un imbécile dix fois, cent fois pire que le mien. Il lui a dit un jour, comme ça, pour causer, ce con !, qu'il n'éprouvait pas d'élan amoureux pour elle. Sans crier gare, à l'heure de l'apéro, devant une panachée et trois biscottes au fromage : *je-n'éprouve-pas-d'élan-amoureux-pour-toi*. Je suis devenue hystérique quand elle me l'a avoué en rentrant de vacances, les yeux encore rougis d'avoir

pleuré. Je n'ai pas la politesse de maman, moi, je ne me suis pas contentée de dire *crétin, imbécile*, il me manque cette distinction-là. J'exultais, je fulminais : *quel conard, quel conard, salaud, salaud, salaud !* Ma si douce, ma si belle, ma si tendre maman ! Elle qui avait mis tellement de temps à rouvrir son cœur...

Le type d'il y a trois ans avait rompu avec ma mère sur une borne d'autoroute, dans le bassin d'Arcachon, pour la simple et bonne raison qu'il ne savait pas, je cite : *où tout ça va bien pouvoir nous mener, nous habitons si loin l'un de l'autre, nos vies sont tellement différentes... Mon cœur, nous n'avons pas d'autre choix que de nous séparer définitivement... J'ai presque ri quand elle me l'a raconté tellement c'était cliché. En bon petit écolier sage, ce monsieur avait dû s'appliquer à la lecture consciencieuse d'un manuel, ce genre nouveau destiné aux hommes se réclamant de la modernité : « Évitez les scènes de ménages pénibles grâce à la communication non-violente ».*

Ces livres de développement personnel, il est clair que Damien – un garçon dont j'avais été éperdument amoureuse à l'époque – ne s'en était guère encombré, lui. Avant qu'il ne se trouve une nouvelle copine, il avait encore eu le temps de me confier, la tête haute : *ce qui est bien avec toi, c'est qu'il n'y a pas de vrais sentiments, donc tout est plus facile, pas besoin de faire des efforts, de jouer la comédie, de te séduire, te faire des compliments et tout le bordel ! Il y a pas d'enjeux, tu vois quoi...*

Bref, les histoires d'amour, ce n'était pas notre truc en ce moment, à maman et à moi. Trente ans nous séparaient, mais on était blasées pareil – peut-être je jouais un peu la blasée pour faire comme elle, mais pas tant que cela finalement. *Ah, les hommes*, on disait avec rien d'autre ensuite. *Ah, les hommes...* murmurait ma mère avec un soupir las. Ça résumait bien notre impasse sentimentale.

Voilà un peu à quoi je songe quand maman me téléphone dans la journée: *chérie, nous n'y arriverons pas pour la séance de 18 heures, je vais avoir du retard*. Et moi, je réponds : *oh non, j'avais vraiment envie d'aller voir ce film, tu me l'avais promis*. Et maman de rétorquer : *ce n'est que partie remise, petite puce*.

La phrase est banale. Directe, tendre mais sans appel. En raccrochant, j'aurais un peu ronchonné, pour la forme... Puis me serais aussitôt occupée d'autre chose, comme appliquer un masque à l'argile verte sur le visage tout en peignant les ongles de mes orteils d'une belle couleur grenat, je n'ai jamais le temps de le faire. Et puisque nous ne sortons pas ce soir, enfiler avec délice mon pyjama jaune et vert oublié dans un placard, celui qui est tout moche, plein de peluches, et vraiment plus de mon âge, faut bien l'admettre.

Curieusement, je reste figée. Ce n'est pas tant ce qu'elle a dit : *partie remise, petite puce*, c'est un truc que ma mère emploie souvent. Le week-end à Paris qui tombe à l'eau parce que grand-maman a une forte grippe, *partie remise, petite puce* ; le restaurant thaï que l'on aime tant fermé un samedi soir, *partie remise, petite puce* ; le petit copain qui m'a larguée et avec qui je ne visiterai apparemment pas Barcelone cet été, *partie remise, petite puce*. Non, ce n'est pas la phrase et les mots qu'elle a utilisés. C'est le ton, le drôle de ton qu'elle y a mis. Je ne saurai expliquer pourquoi, cette fois, ça sonne faux. Il avait quoi, ce ton ? Ou peut-être était-ce le rythme que maman a employé qui n'allait pas ? Elle a lâché sa phrase comme une petite bombe, comme un boulet de canon. Et puis non, ce n'est

sûrement pas cela, elle me parlait depuis son portable, elle déteste parler depuis son portable et fait toujours très court pour se débarrasser de la corvée.

C'est la sensation glaciale que ce coup de fil a laissée dans mon ventre qui, elle, est anormale. Je me dirige vers le frigo et attrape une bière au passage.

\* \* \* \*

*Alors quoi, j'ai dit, c'est quoi la raison de ton retard ? Maman est encore dans le couloir, à peine sortie de l'ascenseur, les bras chargés de paquets. Ses traits sont tirés. Viens, ma puce, viens, on va parler de tout ça à l'intérieur devant une bonne tasse de thé. J'ai les tempes qui cognent, un affreux mal de tête. J'ai chaud, très chaud puis froid d'un coup. Des traînées glaciales de transpiration coulent sous mon pull-over et lacèrent mon dos. C'est à nouveau un problème juridique, cette saloperie de succession ? C'est encore un sale coup de l'oncle ? demandé-je pleine d'espoir. Pas de réponse. Les paquets tombent des bras de ma mère et vont s'écraser sur le sol. C'est pas toi, dis, c'est pas toi que ça concerne, hein maman ? Silence.*

*Si, petite puce, c'est moi que ça concerne. J'ai un cancer.*

## 1.

À dix-sept ans, je me souciais peu du cancer. Tout ce qui m'intéressait avait trait à la littérature. Lors d'un cours de français, je me suis assise par hasard à côté de l'une de mes camarades de classe à laquelle je n'avais jamais parlé auparavant.

Belle brune aux joues rebondies, Sophie planta ses yeux sombres dans les miens et murmura :

- Il y a rien à faire, Céline m'emmerde ! Je m'en veux beaucoup et je m'acharne à l'appivoiser, son bouquin ! Mais malgré tous mes efforts, Céline continue de m'emmerder.

Il m'emmerdait aussi, Céline - et je me le reprochais également puisque j'avais toujours mis mon point d'honneur à me prétendre littéraire. Seulement, je n'avais pas eu l'audace de le formuler à voix haute jusqu'à ce jour.

- Et bien, ce satané *Mort à crédit*, j'ai aussi bien de la peine à l'avalier... Et j'avoue que je n'en suis pas fière ! Affirmer qu'on n'aime pas Céline, c'est presque aussi méprisable que quelqu'un qui prétendrait crever d'ennui en lisant Tolstoï ou Flaubert, tu ne trouves pas ?
- C'est pire ! Dire que l'on n'aime pas Céline, c'est quasiment obscène, me glissa Sophie avec un sourire espiègle.

Soudées par cette confession inavouable, nous avons décidé d'aller prendre un verre ensemble après les cours.

Bien que ce fût la première fois que nous échangeions quelques propos, Sophie ne m'était pas étrangère ; il était du reste difficile de ne pas la remarquer. Je l'observais depuis deux ans arpenter la cour du collège Calvin, vêtue de noir des pieds à la tête, des dreadlocks éparpillées sur ses frêles épaules - parfois, elle allait jusqu'à piquer une longue plume rouge dans son chignon embroussaillé.

Pourtant, cette drôle d'allure n'ôtait rien à son port de tête altier, à sa démarche noble et désinvolte. On la disait polonaise, et je me plaisais à l'imaginer issue d'une famille aristocrate, nichée dans une superbe et ancienne demeure, non loin de Cracovie. Elle me fascinait car tout, chez Sophie, paraissait audacieux.

Contrairement à elle, mon apparence était conventionnelle. Petit chignon strict, jeans et chemisier, je me fondais immédiatement dans la masse. Habitant douloureusement ce corps qui était le mien, je tâchais de ressembler à mes amies, désespérément ravissantes, au point que j'y perdais peu à peu mon identité.

Dans un petit bar de la Vieille-ville, nous avons commandé deux chopes de bière. J'étais impressionnée de me retrouver seule avec elle. Sophie me considérait en silence tout en fumant sa cigarette; ses yeux étaient très doux. Et je la trouvais belle avec son grand front, sa peau laiteuse, ses lèvres charnues. Sa tignasse noire encadrait l'ovale parfait de son visage, et sans les dreadlocks, elle aurait pu incarner à merveille un tableau de Rembrandt.

C'était une fin d'après-midi de novembre. La nuit n'était pas encore tombée, mais le ciel devenait dangereusement obscur. Il pleuvait fort et l'on entendait bien le bruit sur les pavés du Bourg-de-Four. L'orage n'était pas loin. Comme le silence commençait à me peser sérieusement, je lui lançai :

- Il n'y a rien que j'aime davantage que ce temps-là ! La pluie, l'orage, la brume... Plus il fait mauvais et plus je suis heureuse ! Un jour, il faudra que j'aille visiter l'Écosse : ça doit être un pays pour moi.

*Commenter la météo à une fille qui semble tellement hors norme, voilà qui est habile, pauvre cloche*, ai-je songé ma phrase à peine achevée. Pourtant, le regard de Sophie s'anima d'un coup.

- Moi, c'est pareil, le temps maussade, j'adore ça ! Lire auprès d'une cheminée en regardant la pluie tomber par la fenêtre et songer avec satisfaction : ce qu'on est bien chez soi ! En été, c'est affreux, on a chaud, on transpire, on devient mou... J'ai horreur de devenir molle. Et puis, un temps comme aujourd'hui, ça me rappelle *Les Hauts de Hurlevent*.
- Tu aimes *Les Hauts de Hurlevent* ? C'est mon livre favori ! Un château qui tombe en ruine, le vent qui souffle dans les landes, le parquet qui craque sous les pieds... L'ambiance anglaise me séduit infiniment.
- Et Heathcliff, qu'en penses-tu ? Avec cet air sombre et ténébreux ! Et son amour sans limites envers Catherine Earnshaw ! Je crois d'ailleurs que j'en serais tombée folle amoureuse...
- Moi aussi, moi aussi !, me suis-je exclamée tout en frappant des mains avec ardeur.

Dehors, la pluie continuait de gicler sur les carreaux. Et nous avons sûrement pensé en même temps, *ce qu'on est bien ensemble, au chaud, dans ce bar*. La bougie posée au milieu de la table rustique illuminait les prunelles de Sophie d'une belle couleur ambrée. On a trinqué à la santé de l'Angleterre, de ses landes, du bel Heathcliff...

Et à notre amitié naissante.

## 2.

Depuis cet après-midi de novembre, un pacte tacite nous avait engagées à nous asseoir l'une à côté de l'autre. Nous griffonnions d'innombrables petits commentaires sur une feuille de papier que l'on se passait à chaque cours en gloussant.

Souvent cynique, l'humour grinçant de ma nouvelle amie provoquait en moi une hilarité incontrôlable. Deux ans avaient passé, et cette complicité joyeuse que nous partagions ne nous avait point quittées.

Sophie portait néanmoins en elle une indéniable gravité. Brillante dans tous les domaines, elle excellait particulièrement en arts plastiques. Une fois sa maturité en poche, elle était décidée à intégrer les Beaux-Arts. Elle peignait, sculptait et dessinait à la perfection. Son amour pour la littérature grandissait lui aussi – bien qu'elle n'appréciât pas Céline davantage. Sophie récitait par cœur la première page de *Lolita*, son livre préféré, et pestait contre cette *saleté de traduction* qu'elle venait d'acquérir, et qui osait placer des termes qui ne se trouvaient dans la version d'Eric Kahane qu'elle avait lue maintes et maintes fois. De sombres boucles soyeuses avaient remplacé les dreadlocks et elle flirtait avec des hommes plus âgés rencontrés aux vernissages que Sophie fréquentait le week-end.

Lors de notre travail final d'arts visuels, elle nous fascina littéralement. Il s'agissait de présenter devant la classe un triptyque sur le thème de la condition humaine que nous avions eu quelques jours pour réaliser. Le jour de l'examen, devant nos yeux médusés, Sophie déposa contre le mur trois grands panneaux, chacun contenant des chiffres analogiques qu'elle avait peints en vert. Sur le premier panneau, mon amie avait également collé une photo d'elle, l'air mélancolique et très maquillée. Sur le deuxième, les chiffres uniquement. Sur le troisième, une seconde photo. Elle y dissimulait son visage par une tête de mort – un crâne qu'elle avait déniché je ne sais ni où ni comment. Sophie déposa ensuite devant chacune des trois planches un petit bloc de terre amidonnée.

Qu'est-ce que tout ça peut bien vouloir dire?, nous demandions-nous en silence. La jeune fille retira alors un dictaphone du fond de son sac et l'enclencha. Il diffusait un bruit régulier d'horloge.

Elle prononça paisiblement :

- J'ai voulu traiter le thème de la condition humaine d'après la réflexion suivante : chaque seconde qui passe me rapproche nécessairement de l'heure de ma mort. Et celle-ci surviendra à un moment absolument inconnu.

Je scrutais les chiffres, matérialisant le temps, la vie, qui s'égrainait entre nos doigts impuissants. La vision des trois blocs de terre – symbole de l'ensevelissement, du destin même de l'homme – me fit frissonner jusqu'à l'échine.

Oui, Sophie portait en elle une indéniable gravité. Et elle obtint six sur six pour sa funeste interprétation de la condition humaine.

### 3.

Sophie fut acceptée aux Beaux-Arts sitôt sa maturité en poche et quitta la maison familiale pour s'installer dans un *squat* du centre-ville. Au milieu de ce nouveau cercle d'amis composé d'artistes, de musiciens et d'intellectuels, Sophie se sentait comme un poisson dans l'eau. Elle prenait part à toutes les soirées du mouvement alternatif, papillonnait de vernissages en galeries d'art et lorsqu'elle avait besoin de se retrouver seule, s'enfermait des semaines entières dans la quiétude de sa chambre pour lire *À la recherche du temps perdu*.

De mon côté, j'entamais des études de psychologie et avais fait la connaissance d'un juriste dont j'étais follement éprise.

Nous avons gardé contact pendant plusieurs mois. Elle m'invita dîner dans son *squat* et passa une après-midi dans mon studio. En dépit de nos existences indépendantes, notre connivence du collègue n'avait pas diminué. Puis, petit à petit, les coups de fil s'espacèrent. La vie éloigne parfois pour un temps les êtres les plus complices.

Une année s'était écoulée lorsque je reçus un appel. En entendant le timbre affable de Sophie à l'autre bout du combiné, je réalisai combien j'étais impatiente de la retrouver et de plaisanter à nouveau en sa compagnie.

On en était déjà venues à fixer un rendez-vous pour le lendemain quand elle lâcha très simplement, un peu comme si elle m'annonçait s'être achetée une nouvelle paire de chaussures :

- Avant que j'oublie, tu dois savoir que j'ai beaucoup changé. Physiquement, j'entends.

*Qu'avait-elle donc bien pu faire, cette polissonne de Sophie ? Des dreadlocks à nouveau, une teinture bizarre ?*

Elle reprit après un petit silence :

- On m'a diagnostiqué un cancer, il y a quelques mois déjà. Du coup, je porte une perruque et la cortisone me gonfle un peu le visage. Bon, et bien voilà, je crois que tu sais tout maintenant.

\*\*\*\*

Sophie. Cancer. Maladie. Mort ? Cheveux. Plus de cheveux. Cortisone. Médicaments. Guérir. Oui, c'est ça, guérir. Sophie. Forte. Très forte. Hôpital. *Squat*. *Squat* pas chauffé ! Cancer. Chimiothérapie, Radiothérapie ? ça va dans quel sens ? Connais pas. Sais pas. Mon grand-père. Cancer à 85 ans. Fumeur. Sophie fumeuse ? Sais pas. Sais plus. Depuis quelques mois déjà. Combien de mois ? Pas appelée. Je l'ai pas appelée. Depuis un an. Une année entière. Abandonnée. Je l'ai abandonnée. Pardon, pardon. Honte.

Malade. Sophie, Sophie...

La maladie, l'expérience concrète de la maladie, je n'en avais guère, pour ainsi dire. Mon grand-père avait souffert d'un cancer du poumon quelques mois avant de mourir, mais il était très vieux, et j'avoue ne plus me souvenir (ou n'avoir jamais su) si c'était l'âge ou le cancer qui avait eu raison de lui. Évidemment, j'étais déjà tombée sur ces reportages insoutenables à propos des enfants malades – tout chauves et qui se baladent avec une perfusion dans les couloirs de l'hôpital. Bien sûr, je savais intellectuellement que ça pouvait *aussi* arriver à une personne très jeune. Seulement, là, je ne comprenais plus, je ne comprenais rien.

Et puis, il y a quoi comme sorte de cancer ? J'ai dressé dans ma tête la liste du peu de science que j'avais à propos de cette thématique. Cancer du poumon, ça oui, je sais... Grand-père. *Jamais* commencer à fumer, me rabâche maman depuis l'adolescence. Cancer des os ? Oui, cancer des os. Très douloureux. Cancer de la gorge. Horrible, on ne peut plus avaler, me semble-t-il. Tiens, ce n'était pas le cancer de Freud, du reste ? J'hésite avec le cancer de la mâchoire... Leucémie. Leucémie ? C'est un cancer, la leucémie ? Nom de Dieu, je ne sais même pas ça !

Je ne sais rien, absolument rien, sur le cancer.

\*\*\*\*

J'ai néanmoins beaucoup appris, dès le lendemain, dans le fameux troquet du Bourgade-Four. Déjà, que le cancer n'avait rien ôté à la beauté de Sophie. Peut-être, en effet, son visage était un peu plus gonflé qu'à l'ordinaire, mais les traits, ses traits harmonieux demeuraient identiques.

Ensuite, que le cancer ne lui avait pas dérobé son humour. Comme à l'ordinaire, elle excellait dans l'autodérision, ce à quoi elle ajoutait une touche de cynisme – sa signature.

Et surtout, qu'il n'était pas parvenu à métamorphoser mon amie ; Sophie demeurait ma Sophie. Le crabe ne lui ôtait point son identité et cela me parut essentiel : *Sophie reste Sophie, bien avant d'être une jeune femme atteinte d'un cancer.*

Les ganglions lymphatiques. C'était les ganglions lymphatiques où il avait pris ses quartiers, le salopard. Plus précisément, à l'intérieur de ceux qui logeaient entre son cou et sa poitrine. Elle avait entamé une chimiothérapie, et non, m'a-t-elle confié, perdre ses cheveux n'avait pas été un drame aussi effroyable. Ses cils et ses sourcils, un peu plus...

- Surtout lorsque je me glisse en pleine nuit dans la salle de bain. Les yeux encore chargés de sommeil, j'aperçois brusquement mon reflet dans le miroir. Parfois, c'est dur. Sans foulard ni perruque, et sans mes sourcils surtout, je me fais l'effet d'un œuf... Un œuf gigantesque sur pattes !

Et elle ajouta avec un petit sourire:

- Mais il y a tout de même un avantage à cette chimio : plus besoin de s'épiler les jambes l'été, elle se charge absolument de tout !

Je découvris également quelque chose à propos de moi ce jour-là. Bien qu'étant angoissée au point de vomir la veille de notre rendez-vous, j'avais su conserver tout mon

sang-froid. J'ai écouté ce qu'elle a dit, et j'ai entendu – bien entendu. J'ai pris sa main aussi. Plusieurs fois. Et j'ai même ri, lorsqu'elle a été drôle. Je ne m'en savais pas capable, de rire, alors que j'étais si bouleversée. Mais oui, le rire s'est tout de même invité à nos retrouvailles ! Et ça, j'ignorais que c'était possible dans de pareilles circonstances.

Sophie était aussi un peu magicienne et cet aspect-là non plus, le cancer ne l'avait pas délesté.

#### 4.

Elle avait décidé de rester aux Beaux-Arts, et de s'y rendre lorsqu'elle s'en sentait la force. Sophie pouvait se le permettre, elle était suffisamment talentueuse pour suivre les cours une semaine sur trois ou quatre. Elle tenait aussi à demeurer dans son *squat*. Farouchement indépendante, être contrainte de quitter ce lieu aurait été une petite mort.

- Mais ce n'est même pas chauffé, tu ne peux pas te permettre d'attraper froid avec ce qu'il te reste d'anticorps !
- Je n'aurai qu'à porter des vêtements plus chauds. Le *squat*, mes études, voilà tout ce qui me raccroche à la vie, à mon ancienne vie ! Si je les perds, que me reste-il ? Les traitements, mes sessions hôpital et les rendez-vous chez l'oncologue ? Ce n'est pas une vie ! Il ne *peut pas* y avoir que ça. Je crève, tu comprends, s'il devait n'y avoir que cela !

Lorsque je venais lui « rendre visite » à l'hôpital, je retrouvais Sophie nonchalamment allongée sur un lit à la manière des élégantes qui donnent salon. Les yeux charbonneux, portant des coiffes dignes d'Isadora Duncan qu'elle fabriquait elle-même à l'aide de perles et de rubans, elle était toujours en compagnie d'un de ses amis qui m'avait précédée et avec lequel Sophie plaisantait doucement.

Cela faisait une impression trouble, il faut dire. Cette jeune femme qui semblait en pleine forme au fond de cette chambre du 6<sup>ème</sup> étage, entourée de tous ces malades, ça jurait. Ça jurait drôlement. J'avais bien envie de lâcher : qu'est-ce que c'est que cette nouvelle blague ? – tu as les joues toutes rose, tu ris, tu badines, attends que j'ôte le fil qui te relie à cette grosse machine qui ne sert absolument à rien, quels cons ces médecins, un cancer ! – viens, on se tire loin de ce lieu sinistre, viens ! – je t'emmène boire une bière quelque part ; c'est cela qu'il te faut, pas un porte-à-machin, pas un porte-à-cathéter, tu ne devrais même pas savoir comment cela s'appelle, cette saloperie.

J'arrivais souvent en retard, toute rouge, maladroite, tenant un bouquet de fleurs acheté en vitesse au magasin de l'hôpital, et Sophie s'exclamait, un brin mondaine :

- Ah, te voilà ! Tu arrives à temps pour que je te présente mon ami... Je t'en avais parlé l'autre jour, il termine sa thèse sur... !

Sophie ne s'entourait guère d'idiots, il faut dire. J'ai rencontré dans ce fameux hôpital des écrivains, des philosophes, des musicologues... C'était vraiment cela : Sophie tenait salon dans la chambre d'un établissement hospitalier comme d'autres, dans leur boudoir.

Un jour où je la trouvais seule, je fus frappée par sa mine étonnamment allègre ; Sophie me confia qu'elle venait de recevoir une lettre d'amour de l'un de ses anciens flirts. Mon amie jubilait : il en était donc toujours un peu amoureux ! *Mais que répondre ? Que fallait-il dire*, m'interrogeait-elle avec une inquiétude joyeuse. Je parcourus la lettre à voix haute, et Sophie recommença la lecture entièrement, car je n'y

mettais pas les bonnes intonations. Nous avons échafaudé toute l'après-midi une stratégie complexe concernant l'amant potentiel, et baissions la voix lorsqu'une infirmière entrait dans la pièce, comme deux gamines préparant une mauvaise farce. Lorsque je me décidai enfin à la quitter, Sophie me lança, avant que je passe la porte :

- Tant que c'est comme ainsi, tant que je reçois des lettres d'amour, alors tout va bien.

Son *squat*, lui, se portait mal. Le propriétaire des lieux était déterminé à reprendre possession de l'immeuble et entama une procédure juridique qui fit beaucoup de bruit à Genève. Il obtint gain de cause, et les locataires furent obligés d'aller voir ailleurs. Cela coïncida avec le retour de Sophie chez ses parents ; il devenait trop laborieux de vivre seule – le cancer ne fait pas bon ménage avec l'autonomie, surtout une autonomie un peu sauvage. Mon amie abandonna le « Rhino » avec regret, mais, au moins, je me disais en moi-même car ça l'aurait rendue furieuse, Sophie n'est pas seule à devoir le quitter.

Niché au cœur de la campagne genevoise, son nouveau chez elle me plaisait beaucoup bien qu'elle préférât en général que l'on se donne rendez-vous en centre-ville. Ses parents recevaient les amis de leur fille comme de véritables princes. C'était la première fois que je faisais leur connaissance.

Bonnes amies au collège, j'entrai véritablement dans l'intimité de Sophie lorsqu'elle tomba malade.

## 5.

Mon juriste m'avait quittée. D'un coup, hop, je t'aime moins, je t'aime plus, je m'en vais. Plusieurs mois avaient passé, mais je ne m'en remettais pas. Tout mon mal-être, toutes les vieilles blessures qui s'étaient envolées comme par enchantement à l'arrivée d'Adrien refaisaient surface depuis qu'il avait déserté.

Je les sentais là, derrière mon épaule. Dans la rue, elles me talonnaient, me taraudaient, me mettaient au supplice. Elles m'empêchaient de réfléchir, décidaient à ma place. Je n'étais plus moi, ou pire, je me retrouvais vraiment moi – depuis son départ à lui. Et j'abhorrai être moi, j'en avais marre. Je ne les supportais plus, ces angoisses, ces suées nocturnes, cette boule nichée dans mon estomac. Cette espèce de paranoïa aussi, cette foutue culpabilité *je n'ai pas été assez ci, je n'ai pas été assez ça. J'aurais pu, j'aurais dû. Ça vous bouffe, une culpabilité pareille, ça vous ruine.* Je passais mon temps à m'excuser quand je n'étais pas en faute, je m'écrasais, je disais *pardon pardon, oui tout ce que tu veux, d'accord.* Alors je faisais des choses qui arrangeaient tout le monde à part moi, je les exécutais de fort mauvaise grâce (sans en laisser rien paraître), j'en voulais mortellement à l'Autre – ce bourreau qui n'était pas fichu de comprendre - mais je m'exécutais immanquablement avec le sourire. Je me répétais *lâche, tu es lâche.* Et me sentais encore plus coupable.

Sophie m'a dit : *je l'ai jamais aimé, moi, cet Adrien. Trop beau, trop lisse, trop la vie est merveilleuse. Trop il faut profiter de sa jeunesse. Les copains, le foot, les boîtes de nuit, ah, ce qu'elle est belle, la vie ! C'est louche un enthousiasme pareil, ça cache quelque chose. Non, ce n'était décidément pas un type pour toi,* elle a conclu, Sophie, pour me consoler.

Pourtant, lorsqu'elle est tombée malade, je me suis efforcée de considérer la vie autrement. Comme quelque chose qui peut se casser, quelque chose de fragile. Comme les jolies carafes en cristal que ma mère achetait dans des brocantes lorsque j'étais enfant. Pas tout à fait régulières – avec de petits défauts –, mais c'est justement ce qui les rend uniques, s'exclamait maman. C'est pour cela qu'elles sont si jolies, si précieuses. Quand l'une d'entre elles finissait par se briser, ma mère était triste. *Tu vois, chérie, jamais je n'en retrouverai une tout à fait identique.*

Voilà, c'est ça. La vie, c'est un peu comme les carafes que collectionnait ma maman.

Alors en dépit de nos principes, Sophie et moi avons suivi l'exemple d'Adrien. Nous avons essayé de « profiter de notre jeunesse ». On se pomponnait, on s'habillait, Sophie enfilait sa plus belle perruque ou alors le turban des grands soirs et l'on sortait. Une fois, pour une soirée organisée par les Beaux-Arts, une autre, dans une discothèque de campagne près de chez elle, et plusieurs fois dans des bars alternatifs qui lui rappelaient sa vie au *squat*. Elle connaissait une foule de monde, je ne connaissais absolument personne, et l'on s'amusait. Plus de cancer, plus d'angoisse ! Rien que nous deux, la musique tonitruante, la fumée, la bière qui coule à flot.

Éméchée, Sophie me disait des choses qu'elle aurait eu de la peine à me confier sinon. *Tu es une fidèle amie et je t'aime.* Je lui répondais alors, émue devant son abandon et aussi quelque peu exaltée par les trois cocktails que je venais d'ingurgiter - *je t'aime aussi. Je suis pleine d'espoir quand je te vois comme ça, si gaie.* Et l'on dansait, on se faisait draguer et

on était épuisées, à la fin, mais tellement contentes d'avoir fait un bras d'honneur à la barbe de son cancer.

J'ai souvent vu Sophie narguer la maladie, la railler, la mettre au défi. C'est que mon amie était effrontée, têtue. Tenace.

Cela me rappelait nos dix-sept ans. Elle était furieuse parce qu'elle avait entendu Jeanne, l'une de nos camarades de classe, glisser à sa copine à la cafétéria: *les végétariens sont cons ! Il faut être sacrément con pour décider de ne pas manger de viande !* Sophie était une végétarienne convaincue. Fervente protectrice de la cause animalière, elle possédait un savoir impressionnant quant à l'alimentation biologique, les bienfaits du tofu, la nutrition yin et yang, les flocons d'épeautre et toutes ces choses auxquelles je n'entendais rien. Dès le lendemain, je la vis traverser la cour du collège de son petit pas décidé. Elle fonçait droit sur Jeanne, une liste manuscrite à la main. Amusée, je tendis l'oreille.

- Après t'avoir entendu vociférer que nous autres, bouffeurs de racines, étions tous des imbéciles, je suis allée faire quelques recherches sur Internet. Je t'offre donc le fruit de mon travail : une liste à compléter, bien sûr, de tous les écrivains, peintres, philosophes, mathématiciens, physiciens et j'en passe, de confession végétarienne. Après l'avoir lue deux ou trois fois, tu viendras me dire si tu penses toujours que les végétariens sont aussi cons que ça!

Avec la maladie, c'était pareil. Tu crois peut-être que tu vas m'empêcher de sortir, de prendre le bus, de picoler, de flirter, de tomber amoureuse, et bien tu te trompes, tiens ! Un flirt de plus, une nuit d'ivresse de plus, un coup de foudre de plus, paf, dans la figure! J'ai même réussi à m'éprendre de mon oncologue ! Tu ne l'avais pas vu venir, celle-là, hein ? Tu veux voir de quoi je suis capable ? Même de mon oncologue, j'arrive à m'éprendre ! Alors, qui est la plus forte de nous deux ?

Quand la brutalité des traitements ne lui permit plus de poursuivre ses études, Sophie occupa son temps et son énergie à d'autres recherches. Quel était le sens de tout cela, de la douleur – tant physique que morale – quel en était le but, où donc se cachait l'explication ? *Il doit forcément y avoir une explication, rien n'arrive par hasard !* me confia-elle un soir. Sophie se mit à sa poursuite en lisant d'autres livres, d'autres textes. Elle la sollicita dans la religion bouddhiste sans être entièrement convaincue – cette croyance en la réincarnation, cela ne lui convenait pas du tout. La réponse se trouvait-elle dans la philosophie ? Mais Sophie n'aimait guère la philosophie qu'elle jugeait souvent ennuyeuse.

Elle rechercha l'explication dans différents romans, chez Proust, chez Flaubert, chez Thomas Mann ; Sophie arpenta le moindre mètre carré de la *Montagne magique* à sa recherche. Elle ne l'y trouva point – la littérature, les sanatoriums ne l'enfermaient pas.

*Pourquoi tant de souffrance, pourquoi tant de souffrance, s'interrogeait Sophie. Pourquoi à moi, pourquoi maintenant ? Dieu existe-il ? Et si oui, que veut-il donc de moi ? La souffrance unifie-t-elle le corps et l'esprit ? L'âme ? Que cherche-t-on à m'apprendre ?* Tenace, têtue, comme lorsqu'elle avait dix-sept ans, Sophie continua de chercher.

La rencontre avec un rabbin lui permit peut-être d'élaborer des ébauches de réponses. Sophie s'introduisit par une porte qu'elle n'avait jamais ouverte auparavant. Elle se passionna pour le judaïsme avec tous ses rites, ses coutumes et ses chants. Elle noircit moult petits cahiers de mots d'hébreux appris par cœur et décida d'aller à la Synagogue pour shabbat chaque vendredi soir. Je repensais souvent au passage des *Frères Karamazov* où Dostoïevski souligne que « le secret de l'existence humaine consiste, non pas seulement à vivre, mais encore à trouver un motif de vivre ».

Sophie n'était pas juive. Comme pour tant d'autres choses dans la vie, mon amie désirait choisir en toute liberté sa propre religion.

## 6.

- Je ne vais pas m'en sortir. Je le sais. Je l'ai lu dans le regard de l'oncologue lorsqu'il m'a montré les résultats de mon dernier scanner. C'est la fin. Cette fois, c'est vraiment fini. Il faut que tu le saches, que tu puisses te faire à cette idée à présent.
  - Qu'est-ce que tu racontes ! Tu es épuisée, déprimée et c'est bien normal, mais tu vas t'en sortir ! Bien sûr que tu vas t'en sortir. Tu vas la combattre, cette maladie, et je vais t'aider. *On* va la combattre ensemble !
  - Pas cette fois. Voilà bientôt deux ans que je lui tiens tête. Mais elle est plus forte que moi. La maladie est la plus forte. Tu dois t'y faire, tu dois accepter de regarder la vérité en face.
  - ...
  - Élodie, je vais mourir. Mais toi aussi, chacun d'entre nous ! Moi, ça sera juste un peu plus tôt, c'est tout.
- 
- Et tu as peur ?
  - Oui, j'ai peur.
  - De la mort, du moment où elle arrivera ?
  - Non. Enfin, oui, bien sûr... Mais avant tout, j'ai peur de devenir une charge, un légume, une moribonde que personne ne peut plus supporter et que l'on a envie d'étouffer à l'aide d'un oreiller. Comme dans le film *Cris et chuchotements* que j'ai regardé la semaine dernière. Je pense peut-être décider moi-même du moment de ma mort, avant qu'il ne soit trop tard pour le faire. Garder encore le pouvoir là-dessus ! Es-tu d'accord pour qu'on en parle ? J'ai besoin d'en parler même si c'est dur, même si c'est terrible pour toi. Es-tu prête à m'écouter ?
  - Oui, parlons-en, je suis prête.

Sophie avait étudié toutes les possibilités. Se donner seule la mort, sans en informer qui que ce soit, par le biais de différents moyens qu'elle avait consciencieusement évalués. Faire appel à EXIT et décider avec eux de la date et de l'heure. Ou encore laisser opérer la maladie. Sophie avait tout envisagé depuis plusieurs mois déjà.

Vers qui se tourner, avec qui en parler, puisque l'idée était intolérable pour chacun de ses proches, puisqu'elle se heurtait sans cesse à des : *qu'est-ce que tu racontes, tu vas t'en sortir, il faut y croire, il faut lutter, la médecine fait parfois des miracles et parfois les miracles défient la médecine, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, etc.* Vers qui se tourner et avec qui en parler, lorsque l'interlocuteur baisse les yeux, toussote, va chercher un verre d'eau pour gagner du temps et se rend aux toilettes toutes les cinq minutes, prétextant une cystite inopinée ?

On se sauve devant la mort, devant l'idée de la mort. Elle met mal à l'aise, elle embarrasse. Elle est encombrante. *Pourquoi parler de la mort, allons plutôt au cinéma, ça va te changer les idées un bon petit film, rien de tel, tu aimes les films français ?*

*Parler de la mort, là, tout de suite ? Ah, alors la prochaine fois, tu veux bien, je vais rater mon bus, et si je rate le bus, tu sais, il faut attendre vingt minutes le prochain et je serai en retard pour dîner !*

Sophie est longtemps restée seule avec une mort menaçante à l'horizon, avec un panorama de mort en guise de coucher de soleil. J'ai fui cette discussion, mois après mois. Trop douloureux. Trop terrible. Trop injuste. Trop. Et puis j'ai compris, d'un coup, que la seule chose que je pouvais encore pour elle – le dernier geste d'amour – était de l'écouter.

## 7.

C'est fou ce que j'aime la mer !, s'est exclamée Sophie sur une plage de Nice cet été-là. C'est fou ce que j'aime la regarder ! Je ne veux plus jamais rien faire d'autre que de la contempler !

Le soleil commençait à décliner, et la chaleur se faisait moins étouffante. Avec nos peaux transparentes, on avait dû passer la journée entière à s'appliquer de l'écran total, Sophie et moi. Pourtant, nous avons encore trouvé le moyen d'attraper un vilain coup de soleil sur le dos. C'était vexant. Surtout parce que l'autre amie avec qui nous étions parties avait doré comme un joli petit pain au four en une seule après-midi.

- Est-ce que l'on commence à voir la trace de ton maillot de bain?

Je vérifiai en soulevant une bretelle.

- Non, je n'en ai pas l'impression. Et de ton côté, on la voit?

- Rien. Absolument rien, ce qui me navre. Toi, tu es rousse, c'est normal que tu ne sois pas capable de bronzer. Mais moi, avec mes cheveux noirs ! Et regarde donc un peu la mine qu'à Julie, j'en suis verte de jalousie !

Pourtant, elle resplendissait Sophie, cet été-là. Ses cheveux coupés à la garçonne bouclaient tout autour de sa jolie frimousse comme s'ils avaient pour mission de mettre cette dernière en valeur. Pour oublier notre insuffisance dermatologique commune, nous sommes reparties nous baigner.

Joie de plonger dans la fraîcheur de l'eau. De couper sa respiration quelques secondes et de plonger sa tête en deçà des vagues. De faire la planche sous le soleil, d'avoir sur les lèvres un goût de sel. D'emplir ses poumons d'odeur de pins, de sève, et de lumière. Joie, surtout, de se répéter sans se lasser : voilà qui sera un souvenir heureux, un souvenir à se repasser en boucle les jours de chagrin.

Six ans avaient déjà passé depuis notre premier échange à propos de Céline.

\*\*\*\*\*

Nous avons pu faire des voyages, en pointillé. Pas très loin, pas trop longtemps. Mais avec elle, l'autobus ou le train, cela avait encore un goût d'aventure. Et quand les voyages devinrent impossibles, il nous resta les projets... Puis les rêves.

Combien de fois ne sommes-nous pas retournées à Nice, depuis le petit banc en bois clair au fond de son jardin !

## 8.

- *Si, petite puce, c'est moi que ça concerne, j'ai un cancer.*

Je ne peux répondre tant la tête me cogne.

Mon front, mes joues sont brûlants. Un son horrible vient de sortir de ma gorge. Un râle, une sorte de cri étouffé. M'asseoir, m'asseoir. Ne pas tomber dans les pommes. Me concentrer sur ma respiration. Inspirer l'air avec le ventre, puis les poumons, et expirer l'air avec le ventre, puis les poumons. Faire comme lors du cours de yoga. Inspirer, expirer, inspirer, expirer...

Je la regarde. Il faut que je dise quelque chose. Je ne peux pas laisser maman comme ça, la laisser toute seule avec ce qu'on vient de découvrir, sans un mot, sans un geste envers elle. Je ne peux pas rester hagarde plus longtemps, les bras pendants, la bouche mi-close. L'air idiot. Je ressens mon corps, je le ressens, oui, mais je n'ai plus de contrôle. Sur lui. Sur le corps.

Le corps.

Je continue de la dévisager. Mais je la vois mal, ma vision est trouble.

Je pense à elle. À *l'Autre* qui n'est plus là.

Et je pense à elle aussi, à ma mère que je devine devant moi et qui pose une main sur mon bras. Tout cela n'est qu'un rêve, je me dis. Je dors. C'est juste mon inconscient traumatisé. C'est normal, il y a trois mois qu'on l'a enterrée. C'est normal qu'il soit traumatisé.

Sophie. Son enterrement. Les pétales de rose sur la tombe. J'en avais saisi une poignée et je l'ai jetée sur son cercueil. Elle est à l'intérieur, je pensais, elle est à l'intérieur. Ses parents enlacés l'un à l'autre. Le rabbin. La robe noire que j'ai sur moi et qui me gratte, qui m'étouffe. *Je crois que je fais une crise d'urticaire*, je m'étais dit ce jour-là. *Je peux plus respirer*. Les pétales de rose sur son cercueil. Mes amies, là-bas au loin, venues pour moi. Pour ne pas me laisser seule avec ce désespoir. Avec cette colère sourde.

Tout cela n'est qu'un rêve, je me répète. L'inconscient. Traumatisé. Les pétales de rose. La vilaine robe noire. Je l'ai balancée, la robe. À la poubelle. Si j'avais eu une cheminée dans mon studio, je l'aurais brûlée, afin d'exorciser la douleur. Cette douleur à crever. Où es-tu Sophie, je me murmurais en boule dans mon lit. Où es-tu ? Où es-tu ? Le rabbin. Ses parents. Les pétales de rose. Sur le cercueil.

Maman devant moi. Elle me dit quelque chose. De doux. De très gentil sûrement. Elle sent bon. Son odeur. Sa voix. Ses yeux verts. Petite puce.

C'est un rêve qui dure, je me dis. Bien trop longtemps.

Mais je crois qu'au fond, je sens, je sais, que ce n'est pas un rêve.

## 9.

Maman est un subtil mélange entre Lady Di et Meryl Streep. L'air doux et penché que Lady Di avait sur certaines photos de *Paris-Match*, et les traits fins, si réguliers, du visage de Meryl Streep. Quand elle était toute jeune, un homme lui a même demandé un autographe à l'aéroport, n'en revenant pas de voir de ses propres yeux l'actrice de *La maîtresse du lieutenant français*. Malgré cela, ma mère ignore à quel point elle est belle. Je crois qu'elle ne s'est jamais trouvée belle d'ailleurs. Alors moi, je m'assure de faire en sorte qu'elle en prenne conscience au plus vite et je lui dis au moins une fois par jour *que tu es belle, maman*. Parce que je trouve terrible qu'elle ne le croie pas. Parce que je trouve terrible qu'elle soit si seule à cinquante-cinq ans, sans un homme à ses côtés pour le lui répéter cent fois et la rassurer quant au temps qui passe - alors que toutes ses amies ont un compagnon avec qui l'affronter à deux, le temps. Peut-on vivre longtemps sans amour, peut-on vivre *bien* sans amour ? Et peut-on guérir d'un cancer dans la solitude ? Voilà ce que je pense en vrac lorsque maman m'annonce la nouvelle. Elle semble si fragile, si frêle dans ce couloir à la lumière glauque.

*Maman-cancer. Cancer-maman...* Cette association est tellement incongrue, inattendue, anormale, contre-nature. *Cancer-maman, maman-cancer*. Non, c'est pire qu'incongru ou inattendu. C'est anormal et contre-nature, d'accord, mais surtout c'est une association terrifiante. Moi, je suis terrifiée. Rien que ce mot « cancer », le mot seul, tout nu, est abominable. *Cancer*, je le sais à présent, c'est une tornade noire qui bousille tout sur son chemin sans miséricorde. *Cancer*, ça va laisser place au vide, à la désolation, à l'absence.

*À l'absence.*

Et la tornade de maman, ça va être quoi, quelle puissance ? Ça va ravager jusqu'où ? Sa vie – sa vie qui m'est si précieuse – et la mienne.

*Et la mienne, je me dis aussi.*

Je regarde l'ovale de son visage si délicatement dessiné. Ses yeux verts sont posés sur moi, insistants. Elle dit : *je vais m'en sortir, ma chérie, un cancer du sein, rien de plus banal, tout le monde s'en sort, je t'assure ! Je pense pas pleurer, pas pleurer, surtout ne pas l'effrayer davantage.*

J'ai l'habitude de dissimuler mon angoisse et mon chagrin derrière un sourire radieux ; j'ai fait ça toute ma vie, berner mon interlocuteur. *Élodie est tellement gaie, Elodie est tellement enjouée*, ils se disent tous. C'est facile, il faut dire, si vous avez les yeux clairs et que vous vous peignez la bouche en rose, de paraître épanouie. Il suffit pour cela de sourire régulièrement en penchant un peu la tête de côté. L'angoisse et le chagrin, j'ai connu ça toute ma vie, seulement, ils ne le savent pas parce que je ne sors jamais sans mon masque. J'ai besoin de cet air faussement candide et de mon rouge à lèvres pastel. J'ai besoin de mon rire clair, de mes petites manies de jeune fille bien élevée (trop bien élevée, disent certains). J'ai besoin de tromper mon monde pour me tromper moi-même, un petit moment.

Donc je souris de toutes mes forces : *évidemment ça se guérit bien, je ne m'en fais pas, pas du tout, tu vas lui faire la peau à cette saleté de cancer !* Mais maman me connaît mieux que personne : la comédie ne prend pas car elle saisit ma main glacée et la serre fort.

*Ses mains à elles aussi sont glacées.*

Des larmes que je ne peux refréner davantage se répandent en traînées noires jusque sur le col de ma chemise et il y a cette drôle de voix, sortant de ma gorge, aiguë, qui va se mettre à trembler. Mais je continuerai pourtant de répéter, comme un automate : je ne m'en fais pas... Lui faire la peau à cette saleté...

- Et il va y avoir de la chimio ?, demandé-je.
- Oui, chérie, il en faut, pour que je guérisse définitivement.
- Tu as peur de les perdre ?
- Perdre quoi ?
- Tes cheveux.
- Non, je n'ai pas vraiment peur. Mais ça va m'être pénible, c'est sûr...
- De toute façon, maman, avec le visage que tu as, tu seras très belle, quoi qu'il arrive, et puis on trouve des perruques fantastiques aujourd'hui...

Maman ne répond pas. Elle a cet air perdu qui m'effraie et auquel - j'en ai le pressentiment -, il va falloir m'habituer désormais. J'ai bien envie de pleurer à nouveau, alors je dis mécaniquement : tu sais, et puis j'irai t'acheter des bérets, c'est la mode. Des bérets de toutes les couleurs, du vert surtout, ça ira bien avec tes yeux. Et même un imprimé léopard !

Dans mon élan, j'ai failli ajouter *un imprimé léopard, pour rire !* J'ai évité *in extremis* le *pour rire*.

Rire de quoi, hein ?

## 10.

Comment était-ce possible que l'infamie recommence ? Une fois encore.

Comment était-ce possible qu'elle s'en prenne à des personnes qui me sont aussi précieuses ?

Une jeune femme de vingt-cinq ans devenue pour moi l'indispensable, l'irremplaçable amie – une jeune femme de vingt-cinq ans que le cancer avait malmenée, torturée puis sacrifiée.

Et maman. Ma famille.

Sophie, enterrée début juin. Maman et le diagnostic de son cancer du sein en septembre.

Et mon sentiment de perdre pied. De devenir folle. J'ai peur de perdre la tête. De devenir « l'idiote du village », comme on dit à la campagne. Celle qui parle toute seule en allant chez le boucher, qui rit et qui pleure sans raison apparente, d'un coup, en faisant sa petite promenade du soir. *Qu'est-ce qu'elle a la dame papa ? N'aie pas peur, mon chéri, c'est juste la follache du village. Elle n'est pas méchante, triste seulement, je crois.*

Je ne veux pas devenir folle. Pourtant, lorsque l'un de mes amis m'amène faire un tour au parc des Eaux-Vives afin de me changer les idées, je sens bien que je n'ai plus toute ma tête. Je tremble. Je suis excessivement gaie et la minute qui suit, je fonds en larmes. N'est-ce pas un début de folie ? N'est-ce pas ainsi qu'elle commence par se manifester ? Les fous ne sont pas tous nés fous ! C'est la vie, parfois, qui nous change. Les circonstances de la vie qui nous transforment en bête de foire.

J'ai beau avoir vingt-cinq ans, je suis une toute petite fille. J'ai les réflexes d'une petite fille : une déception, un tracas, une angoisse légère et c'est maman que j'appelle. Une rupture, une brouille, mon orgueil un brin éraflé et c'est dans les bras de maman que je pleure. Seulement là, vers qui me tourner ? Cette maladie va tout changer. De maman, elle va devenir la petite fille. De petite fille, c'est moi qui vais devoir lui servir de maman. Je pleure et je ris en même temps que je pense cela.

Mon ami me scrute d'un drôle d'air :

- Je crois que tu es épuisée. Tu as une mine épouvantable. Je te ramène chez toi en voiture !

J'ai envie de répondre que ce n'est pas une question d'avoir bonne ou mauvaise mine. J'ai envie de lui répondre que je suis tout bonnement en train de sombrer.

## 11.

J'ai dit *j'ai mal, putain comme j'ai mal*. Juste ça. Sais pas quoi dire d'autre. De plus subtil.

Juste putain. Juste j'ai mal.

Je ne me suis pas maquillée pour sortir dans la rue. C'est rare, très rare. Depuis quoi ?, mes quinze ans que ça m'était pas arrivé.

Seulement là, déambuler en ville avec ma sale tronche, mes traits bouffis – avec mes yeux vides et brillants de bovin – sortir dans la rue comme ça, pitoyable, misérable, c'est encore une façon de protester.

J'ai dit à mon amie Sandra *la vie est une belle salope*. Pas mon genre de dire ça. J'aime pas le mot salope, je ne le dis jamais. Mais là, je veux être vulgaire.

Vulgaire et laide.

Protestation contre la vie !, je me dis.

Me mettre en scène pour le faire, pour dénoncer, pour hurler à quel point la vie est un jeu macabre dont on ignore les règles. *Et cette cancéreuse-là, elle va s'en tirer ou pas, hein ?, qu'elle ricane la vie. Faut encore que je réfléchisse un peu, on verra bien !*, qu'elle pouffe la vie, la garce, la salope. Elle m'a déjà pris Sophie, mais cela ne lui suffit pas. Que va-t-elle me prendre maintenant, hein ?

- Hein, Sandra, que va-t-elle encore me prendre ?
- Rien d'autre, ma chérie, elle ne te prendra personne d'autre, tu verras.

Sandra a les yeux rouges. Jamais elle ne m'a vue dans cet état. Je lui fais peur, je crois. Elle songe peut-être : *Elodie va faire une connerie*.

Ne pas la rassurer, je me dis. Oui, aie peur, peur pour moi. Comme moi j'ai peur, peur pour elle. Peur pour ma mère.

Oui, aie peur pour moi, moi qui vais si mal. Non, pas malade, non pas de cancer, non, ce n'est pas moi qui l'ai, le cancer. Mais ça ne va pas, pas du tout. Et j'ai envie que tu le voies, j'ai envie que mon chagrin t'explose à la gueule, Sandra.

Je veux la peiner, la blesser presque autant que moi je suis blessée, torturée. Je veux arracher mon cœur sanguinolent de ma poitrine et le brandir en l'air avec les deux bras comme un étendard : *regardez comme j'ai mal, regardez comme je souffre !* Mon fardeau, j'aimerais te le jeter à la figure, Sandra. Toi, mon amie. Toi que j'aime tant.

Dans les brumes de mon chagrin, je songe que je deviens un monstre. Un monstre sadique. Je la regarde dans les yeux et j'ai encore assez de forces pour articuler distinctement : *si j'avais pu choisir, je ne serais jamais venue au monde. Je hais ma vie. J'aimerais être morte*.

Sandra, si douce, si belle, fond en larmes.

Je regarde ma victime et ne me sens déchargée d'aucune peine. Au contraire.

Peut-être que le vrai, le grand chagrin, c'est quand on veut faire mal à ceux qu'on aime le plus. Et qu'on le sait mais on ne peut pas se retenir. Juste pour voir si on se ne sentirait pas mieux, après.

\*\*\*\*

Nous avons un peu trop bu ce soir-là, avec Sandra. Elle, afin d'oublier les choses cruelles que j'avais pu lui dire, et moi, pour m'oublier tout entière. Je me réveillai le lendemain avec la bouche pâteuse, les traits gonflés et un mal de crâne assourdissant. Je me suis approchée du miroir de la salle de bain d'un pas mal assuré et ai fixé l'image qu'il me renvoyait sans me reconnaître.

Regarde, c'est toi. Ce visage est le tien. Cette fille lamentable au regard vitreux, au teint grisâtre. Regarde bien ! Sous mes yeux, deux cernes violet avaient prit place. Dieu ! que c'était laid, Dieu ! ce que je suis laide ce matin ! Je me suis dirigée à la cuisine pour prendre un alka-selzer et j'ai fait du café avec l'espoir qu'il suffirait à me remettre d'aplomb. Il avait un goût et une odeur infâme bien que ce fût le même que d'ordinaire.

Soudain, j'ai eu honte de penser que je m'étais sciemment rendue malade.

Cela fait cinq ans que nous occupons deux studios situés au quatrième étage du même immeuble avec ma mère. Entre nos appartements respectifs, un couloir étroit qui les relie. Maman se plaît à dire que notre domicile ressemble à la relation que l'on entretient depuis toujours, et que notre couloir représente le cordon ombilical qui n'est toujours pas coupé. *Il serait temps tout de même, à vingt-cinq ans !*, me glisse-elle souvent, *il serait temps*.

Alors, je ne pouvais m'empêcher de penser que de l'autre côté de la cloison, maman devait être mal également. Non par la faute de l'alcool, mais parce que son propre corps était devenu un ennemi redoutable et qu'il l'avait trahie. Elle souffrait peut-être d'affreuses nausées, maman, alors que j'avais encore le goût âcre d'un mauvais vin sur les lèvres. Peut-être était-elle submergée par des bouffées de chaleur ainsi que par l'angoisse des mois à venir... Maman qui n'a jamais allumé une cigarette de sa vie, maman qui ne connaît pas la gueule de bois. Maman consciencieuse, sérieuse, travailleuse. Maman qui sirote du thé vert. Qui ne mange de viande rouge que deux ou deux fois par mois. Et dire qu'avec ce mode de vie-là, avec son régime méditerranéen à base de légumes et d'huile d'olive, elle était peut-être déjà si mal !

Comment ne pas avoir honte de m'être rendue malade à coup de Chardonnay et d'avoir les cheveux qui puent si fort la cigarette, pendant qu'elle – pendant que ma mère – a un cancer de l'autre côté de la cloison ? Quel genre de fille suis-je donc ? Où est-elle mon excuse pour me fichier ainsi la santé en l'air ?

Oh, bien sûr, je suis très forte pour m'en trouver, moi, des excuses ! Ces deux dernières années, mon amie disparue, mon chagrin, mes déboires amoureux, ma solitude et maintenant, ma maman. Comme je suis douée pour me lamenter sans en avoir l'air afin de me faire plaindre par mes copines ! *Ok, j'ai pris une cuite, mais après tout ce qu'il m'arrive, hein, c'est normal, qu'en penses-tu ? Mais ma pauvre chérie, bien sûr que c'est normal, voyons, tu es si courageuse, tu as bien le droit de craquer de temps à autre...*

De la blague que tout cela ! Je ne suis que faiblesse. Trouver des excuses, de petits arguments minables en gémissant sur mon sort - sur mon pauvre sort -, ce n'est que lâcheté. Et me faire passer ensuite pour Mère-Courage, c'est encore pire. C'est misérable.

*Mon sort, mon chagrin, ma destinée tragique, quelle blague oui ! Est-ce moi peut-être que l'on a enterré à vingt-cinq ans ? Est-ce moi qui ai vécu avec un lymphome vorace grignotant chaque parcelle de ma liberté, semaine après semaine ? Est-ce mon corps qui a été assailli par les métastases, par des douleurs atroces ? Est-ce enfin mon corps qui a fini par lâcher d'épuisement, à la fin ?*

Et de l'autre côté de la cloison, est-ce donc mon sein qu'il va falloir opérer ?

Ma petite personne, ma malheureuse petite personne, ce pauvre petit Moi souffreteux.

## 12.

Elle dort si profondément.  
Et elle est tellement belle, même sans maquillage. Même sans artifices.  
Son nez, droit, fin.  
Sa bouche ourlée, un peu pâle aujourd'hui.  
Et son teint. Comment fait-elle pour avoir un teint aussi frais, après tout ce qu'il s'est passé?  
Ce qu'elle est belle, ma mère. Maman. Ma maman.  
Paisible. Elle semble paisible. Sa respiration va et vient. Doucement.  
Rêve-t-elle ? De quoi rêve-t-elle ?

J'aimerais lui dire.  
J'aimerais qu'elle sache.  
Qu'elle est belle.  
Et qu'ils ne l'ont pas abîmée.  
Qu'elle est restée intacte.  
Intacte comme avant.

La veille de l'opération, maman m'a confié, inquiète : j'espère qu'ils ne vont pas me l'enlever, quand même !  
Mais non, maman, ils ne vont pas te l'enlever. Le docteur l'a dit, l'autre jour, j'étais là :  
Madame, je vous en fais la promesse, tout va rester bien à sa place.  
Oui, mais tu sais, on dit des choses, et puis après... Qui peut savoir ?  
Repose-toi, maman, repose-toi. Je te le dis, moi, que personne ne t'ôtera quoi que ce soit.  
Bon, alors si tu le dis.

J'aimerais bien qu'elle se réveille, maman.  
Pour lui dire.  
Pour lui dire qu'elle est belle.  
Et qu'ils ne l'ont pas abîmée.  
Qu'elle est restée intacte.  
Intacte comme avant.

Elle a ouvert les yeux et j'ai dit simplement, il est là.  
Ils sont là. Tous les deux.  
Elle a répondu : tu es sûre ?  
Oui, je suis sûre.  
Alors je suis bien contente, a murmuré maman.

### 13.

J'étais rentrée épuisée à la maison. L'opération s'était bien déroulée et le chirurgien avait pu retirer la tumeur mais je savais que rien n'était fini pour autant. La perspective de six mois de chimiothérapie et quatre de radiothérapie me faisait frémir. Je m'imaginai maman chétive, épuisée, avachie par ces traitements atroces. Et je songeai à l'attitude qui serait la mienne durant cette période. Allais-je être vaillante ? Suffisamment aguerrie pour nous deux ? Quelle serait ma réaction quand je la retrouverais chauve un beau matin ? Et la sienne, surtout ? Maman était-elle assez forte physiquement et psychologiquement pour supporter l'avenir maussade qui se profilait devant ses yeux ? Jamais je ne m'étais représenté une situation aussi terrifiante, jamais je n'avais imaginé que mon pilier – que le seul élément stable de mon existence – était lui aussi susceptible de vaciller. Pire encore, de s'écrouler.

Je suis entrée dans un studio glacé – ou peut-être était-ce moi qui étais glacée –, et je me suis couchée en boule sur un coin de mon lit. Impossible de manger quoi que ce soit, de me traîner sous la douche ou même de pleurer. Je me sentais vide ; mon corps demeurait inerte, mou.

J'ai repensé à maman, cet été, il n'y a pas deux mois. Elle m'avait emmenée en Espagne dans un petit port de pêcheurs afin de m'aider à panser mon chagrin. Ses cheveux blonds, sa peau halée, les ongles de ses orteils couleur corail et son rire imprévisible. Comment aurais-je pu me douter, à ce moment-là ? Les crêpes qu'elle mangeait avec tant d'appétit le matin, son crawl rapide scindant la mer, le verre de rosé avec lequel elle trinquait gaiement à l'apéritif et sa dernière rupture sentimentale dont elle se remettait à peine. Le vieux monsieur qui s'est acharné à la draguer pendant toutes les vacances et maman que ça embarrassait un peu. *Il est bien gentil celui-là, mais enfin tout de même, j'ai plus tellement envie de me faire emmerder à mon âge !* Et sa silhouette splendide en maillot de bain. Comment tu fais pour rester si bien roulée maman ? Comment se fait-il que tu sois mieux fichue que moi ? Arrête de dire des bêtises et viens te baigner, coupait-elle sèchement. Pudique, ma mère. N'aime pas que l'on dissèque son anatomie, même si c'est pour lui faire un compliment.

J'ai jeté un coup d'œil à mon téléphone portable. Six appels en absence, dix messages audio. Neuf texto.

*Au secours.*

Regarder le nom de mes persécuteurs ? Allez, un peu de cran. Tante Gilberte : donne-moi vite des nouvelles de l'opération, stp. La cousine de maman : petite Elodie, comment va-t-elle ? je suis morte d'inquiétude. D'un numéro que je ne connais même pas : voudrais savoir comment se porte Manuela, appelez-moi rapidement, signé : son filleul. Ses collègues : es-tu toujours auprès d'elle ? Jusqu'à quelle heure peut-on passer la voir ?

*C'est pas vrai !*

Tous ces gens qu'il va falloir appeler, rassurer. Je vais devoir recommencer dix fois le même discours, la même explication : elle va bien, elle est épuisée, non, c'est gentil mais pas de visites pour l'instant. Non, j'insiste, pas de visites ! M'appliquer à faire le bon petit chien de garde sans trahir mon exaspération et encore moins cette agressivité soudaine qui germe dans mon ventre. Des fleurs ? Oh c'est adorable, voilà qui va lui faire plaisir, mais pas de visites, je regrette. Envie soudaine de me mettre à crier : mais vous êtes sourd ou quoi, ma parole ! Elle est crevée, vous m'entendez ou je dois le répéter à nouveau ! Vous viendrez la voir à la maison, lorsqu'elle pourra prendre sa douche sans l'aide de trois infirmières et qu'elle n'aura pas une tonne de morphine agglutinée dans les veines, c'est compris ?

Prendre ma voix de fausset et murmurer d'un ton suave : passez donc demain à la maison, je prendrai les fleurs et les disposerai joliment dans son salon. Elle sera contente de les voir à son retour ! Je prie pour que la harceuse ait assez de bon sens pour se douter que la fille de Manuela est crevée elle aussi, qu'elle n'a pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures et que cette proposition n'est rien d'autre qu'une simple formule de politesse. Erreur ! Oh, comme c'est gentil de votre part, donc c'est entendu. Je passe vous dire bonjour demain avec les tulipes. Et puis, nous aurons l'occasion de discuter ! Oh chic alors, je réponds en blêmissant.

*Emmerdeuse, foutue emmerdeuse.*

C'est bien cela que je déteste à Genève. Je n'ai parlé de cette intervention qu'à la famille proche (c'est-à-dire à grand-maman et papa) ainsi qu'aux meilleures amies de ma mère (quatre à tout casser) et voilà la totalité de notre arbre généalogique qui se réveille après un sommeil de cent ans, au bas mot, pour se manifester dans la même après-midi ! Un coup de téléphone et je peux être sûre de tomber sur une dame à la voix chevrotante qui s'offusquera : vous ne savez pas qui je suis ? Mais je vous connais très bien pourtant : j'étais là le jour de votre baptême !

*Ah ben oui, ça change tout. C'est curieux que je ne m'en souviens pas, espèce de dinde.*

Et puis cette manie qu'ils ont tous de vouloir lui rendre visite à l'hôpital, comme s'il s'agissait des derniers instants de maman ! Pour y avoir moi-même séjourné quelques jours, s'il y avait bien une chose que j'exécrais, c'est qu'une bande de dix inconnus, ou presque, déboulent dans ma chambre pour me taper un brin de causette. Mes cheveux n'avaient pas été lavés depuis une éternité, j'étais à moitié dans les vapes, la chemise de nuit de l'hôpital ne dissimulait rien de mes charmes, je devais sentir le poney et je me faisais violence pour ne pas crier : *Foutez-les tous dehors !* Non, pas envie de refaire le monde avec les cousins par alliance venu d'Autriche que l'on n'a pas revus depuis... Le jour de son baptême, sans doute ! Alors comment ça va depuis la dernière fois ?

*Heu, je vous le fais en accéléré peut-être, non ?*

Le seul que j'ai envie d'appeler, curieusement, n'est autre que le type qui a quitté maman l'année dernière. Oui, celui-là, je lui passerais bien un petit coup de fil anonyme ! Comme quand j'avais onze ans et que nous nous amusions comme des folles avec Sandra à prendre l'annuaire en pointant des victimes au hasard. Ce n'était pas bien méchant, il faut dire, nous riions tellement que l'on ne parvenait jamais à articuler plus de trois mots d'affilée.

La plupart du temps, cela se terminait par : *j'ai mon téléphone sur écoute, sales gamines, je vais tout dire à vos parents ainsi qu'à la police*, et l'on raccrochait terrifiées. Je serais bien moins gentille, avec l'ex de maman, je l'insulterais crûment. Et puis non, anonyme ce serait lâche. Je lui dirais : *c'est la fille de Manuela, espèce de conard*. Ma mère a un cancer, elle s'est fait opérer aujourd'hui et elle va subir un traitement abominable les mois qui viennent. Alors si par malheur tu devais être le dernier amour de sa vie, si elle ne s'en sortait pas... Je viendrai jusqu'en Wallonie te faire la peau ! Comment peux-tu dormir tranquillement et manger avec appétit ? Après toi – après votre rupture –, elle m'a glissé entre deux soupirs : *les hommes, c'est fini bel et bien fini pour moi*. Alors si tu devais être le dernier, espèce d'enfoiré, je te tue.

M'imaginer menacer quelqu'un d'homicide est tout de même assez grotesque pour m'arracher un vague sourire. Seulement, je sens la colère gronder si fort qu'il me faut trouver un fautif sur qui épandre cette amertume. Cette hargne.

Et aujourd'hui, je ne hais personne avec autant de force que lui.

## 14.

- Je vous laisse faire le tour de la boutique, pour patienter un peu, mesdames, nous souffla une dame à l'extravagante crinière auburn.

Maman avait l'air effarée.

- Oh seigneur... Tu as vu ? Mais combien en ont-ils donc ?
- Ne t'inquiète pas, petite mère, on ne va pas toutes te les faire essayer quand même ! À moins, bien sûr que tu ne rêves que de cette tignasse blonde digne d'une *pin-up* courant sur une plage de Malibu, ou encore de remettre la coupe de Mireille Mathieu à la mode, ironisais-je.
- Moi ce que j'en dis, c'est que c'est le musée des horreurs ici, ni plus ni moins, maugréa maman avec un mouvement de recul qui en disait long sur son état d'esprit.
- Mais non, elles ne sont pas toutes aussi moches, il en faut pour tous les goûts ! Regarde, il y en a même une avec de petites tresses africaines ! Imagine la tête de tes élèves si tu retournes donner des cours d'histoire avec cette tête-là !

Ce n'était pas drôle, mais il fallait bien détendre l'atmosphère lourde de cette matinée pluvieuse. Dans une demi-heure à peine, une machine infernale allait tondre les épais cheveux de maman, exhibant sans pudeur son crâne nu devant mes yeux et les siens. Bien que pénible pour elle, ce n'était pas tant la question esthétique qui m'effrayait à ce point – de plus, je connaissais assez ma mère pour avoir la certitude qu'elle ne se baladerait jamais chauve devant moi, de peur de « heurter ma sensibilité ».

Non, je redoutais que sitôt son crâne rendu visible, maman ait véritablement l'air malade. La maladie allait devenir apparente, lui sauterait aux yeux et je craignais qu'ayant la tête d'une malade, celle-ci devienne concrète, bien. Je tremblais en songeant à la première fois où elle allait se rendre dans la salle de bain au beau milieu de la nuit, et où le miroir la gratifierait de son impitoyable reflet. Après le choc de cette apparition, maman risquait de se murmurer *et bien merde alors, j'ai bel et bien un cancer.*

Sophie l'avait si souvent évoquée, cette surprise nocturne à la salle de bain : *Comme une giflé, l'apparition brutale de ce nouveau faciès que tu ne reconnais pas. Car c'est le visage d'une cancéreuse, d'une moribonde que tu as devant toi.*

J'avais peur que ma mère se fasse peur. J'avais peur de l'impact qu'aurait ce nouveau visage sur maman. Et j'avais peur également qu'elle ne l'exprime point, puisque ma mère ne se plaignait presque jamais. L'éducation calviniste qu'elle avait reçue n'était pas étrangère à cela : si tu as mal quelque part, alors serre les dents, lui répétait sans cesse mon grand-père. Petite déjà, ma courageuse maman serrait les dents au lieu de pleurer ou de se plaindre. Elle ne perdit jamais cette habitude.

Et lorsque ses cheveux s'éparpillèrent sur le sol au bruit strident qu'émit la tondeuse, ma mère ne prononça pas un mot et ne poussa aucun soupir.

Impassible, elle fixait son image se modifier dans le miroir. Je remarquai seulement sa mâchoire se contracter, de temps à autre.

On essaya ensuite toutes sortes de perruques rigolotes – enfin, c’est maman qui essaya, mais je m’appliquais tant à ressentir ce qu’elle devait éprouver alors qu’elle changeait de tête toutes les trois minutes que j’avais presque l’impression d’être à sa place. Ce qui était insensé, c’est que tout lui seyait. Et quand la coiffeuse qui venait de la tondre s’exclama : *il faut dire que c’est facile avec vous, votre visage est si régulier que tout vous va bien*, une joie violente mêlée à un soupçon d’orgueil réchauffa d’un coup mon corps glacé. Comme le jour où j’étais petite et que l’une de mes camarades avait désigné maman, la mienne !, la plus jolie de toutes les mamans de notre classe. Ce que j’avais pu être vaniteuse ce jour-là... Et lorsque je la vis devant mon école, quelle intense présomption à être sa fille !

Pourtant, le compliment de la dame n’a pas eu l’air d’avoir beaucoup d’effet sur ma mère. Elle a son sourire de politesse contraint que je connais parce que j’ai le même, s’apprête à répondre quelque chose comme *oh vous êtes bien aimable* et continue d’essayer d’autres têtes avec un regard perdu. Je m’affole à nouveau.

À quoi penses-tu maman ? Qu’est-ce qui t’angoisse, qu’est-ce qui te rend triste à ce moment précis ? Il y a tant de raisons pour que tu sois angoissée et triste, mais là tout de suite, laquelle est-ce ? Maman m’échappe. J’ai beau dire « on », j’ai beau prendre parfois ce cancer pour le mien, ce n’est pas le mien. Et je ne sais pas, je ne sais rien de ce qu’elle éprouve, si elle pleure la nuit, si elle est abattue ou même, si elle a réellement envie de s’en sortir et de vivre. Oui, même pas ça. Aimait-elle vraiment la vie, avant, maman ? C’est une très bonne mère, elle va lutter pour moi, sans doute, pour ne pas m’abandonner, parce qu’elle me sait tellement fragile, tellement enfant encore, sans elle. Mais est-ce que ma mère luttera pour elle, pour sa vie à elle et rien qu’à elle ?

J’ai souvent eu le sentiment de pouvoir lire en maman sans la moindre difficulté tant je la connais bien, elle et ses habitudes, toutes ses petites manies, ses goûts et ses aversions. Au restaurant, je sais qu’elle va choisir du poisson. Et s’il n’y a pas de poisson, elle voudra sa viande très à point. À la montagne, je sais que maman va faire la tête toutes les vacances parce que *les sapins, la neige, les sommets, tout ça*, ça l’opprime. Tandis qu’à la mer, elle sera paisible et enjouée. Pas de plages de sable pour maman, jamais, mais des petites criques à l’accès impossible que l’on atteint à force d’écorchures et de bleus sur tout le corps. *Cela valait le coup, regarde, il n’y a absolument personne*, murmurerait-elle en sueur, la mine ravie. Avec ma mère, on voyage chez l’habitant ; les grandes chaînes hôtelières, elle déteste – et là aussi, elle risque de tirer la gueule ! Maman va commander du rouge dans le bar à tapas, seulement du rouge, parce que le vin blanc, ça empêche de dormir et ça donne mal à la tête. Elle n’achètera jamais le magazine *Elle* de sa vie – trop bête, rien à lire, un journal pour bonne-femme –, mais ne peut pas résister à l’apparition du *Monde diplomatique* au hasard d’un kiosque. Si Chopin l’agace, elle ne se lassera jamais des suites de Bach pour violoncelle et les Sud-américains sont aussi sympathiques que les Genevois sont désagréables.

Enfin, maman, je la connais bien.

Et pourtant, depuis ce cancer, je ne sais plus vraiment ce qui la fait encore sourire et ce qui l’alarme. J’essaie de deviner, bien sûr, je me dis : si c’était moi... Mais ce n’est pas moi. Sophie m’avait lâché un jour, *il faut en avoir un de cancer, pour vraiment comprendre*. Et je sais qu’elle avait raison. Quand ses parents m’ont apporté les petits carnets sur lesquels mon

amie décrivait les dernières semaines de sa vie... Mon Dieu, qu'avais-je compris de sa maladie, de ses souffrances ? En lisant ces carnets, je me répétais : *je croyais me mettre à sa place, je croyais savoir, mais je ne savais rien de ce supplice-là, journalier. Constant.* Et ce n'est qu'après sa mort que je l'ai réalisé.

Alors, pour maman, je me dis que savoir ce qui la tourmente et à quel moment, c'est impossible. Je ne saurai jamais. Je lisais en elle comme dans un livre avant la maladie.

- Dis, quelle perruque vas-tu prendre pour finir ?
- J'hésite, ma puce. Tu avais raison, c'est amusant en fin de compte, de les essayer toutes !

Oui, c'est amusant, maman. Mais je crois tout de même que l'éclat de tes yeux vient de se ternir d'une ombre légère.

## 15.

J'accompagne maman à la clinique aujourd'hui. Nous nous installons dans la salle d'attente, on lance un timide *Bonjour, Madame, bonjour, Monsieur* aux patients qui attendent dans la pièce et je m'empare mécaniquement d'un magazine *people* datant au moins d'une dizaine d'années.

- Ils pourraient tout de même nous en proposer de plus récents, hein maman ! Regarde, là-dessus, Sarkozy est encore avec Cécilia ! C'est une antiquité ma parole... Ce magazine aura une sacré valeur au marché aux puces un jour, crois-moi. On va se faire plein de blé avec ce truc-là !

Je n'ai cessé de parler toute seule à voix haute depuis mon réveil. J'ai commenté chacune des informations dont nous fait part le journaliste à la radio couvrant alors la voix de ce dernier, ce qui a semblé irriter maman au plus haut point. Je sème mes petites observations éclairées à propos de tous les sujets possibles : la bourse qui a encore chuté, la crise, le marché de l'emploi, l'affaire Polanski et les relations que vont entretenir la Suisse et la Libye à présent, *et tout ça à cause de ce cinglé de Kadhafi !*

Je n'ai aucune connaissance politico-géo-économique, mais je commente, je paraphrase, je m'insurge, je m'exclame à *leur place, moi je ferais ci ou ça*. Sur le trajet jusqu'à la clinique, je continue de papoter sans véritable interlocuteur, ma nouvelle crème hydratante, Simone Veil, la légion d'honneur, tu as déjà séjourné à Budapest, toi, maman ? – et c'est quoi au juste des oligo-éléments ?

Je ne m'arrête pas lorsqu'on pénètre dans ce couloir qui sent le désinfectant. Le festival de Cannes, la chirurgie esthétique, Ségolène Royal et sa vilaine voix : *tu vois maman, si Ségolène était avec nous ce matin, elle t'encouragerait de la même façon que le Parti Socialiste : nous-allons-remporter-cette-bataille-ensemble, qu'elle te dirait !* Je parviens à lui arracher un petit sourire tout de même.

J'étais sur le point d'imiter Carla Bruni avec sa guitare, lorsque j'aperçois l'oncologue de Sophie – celui dont elle était amoureuse –, traverser rapidement la pièce. Nous nous trouvons dans la clinique où elle se faisait soigner elle aussi, il n'y a pas si longtemps; c'est peut-être pour cela que je suis nerveuse et que je n'arrête pas de faire le pitre.

Je sais que la chambre à droite au bout du couloir était celle qu'occupait Sophie et je finis enfin par me taire.

\*\*\*\*

Le soir, dans mon agenda, je vais biffer le nombre 6 et le remplacer par 5. Plus que cinq séances de chimiothérapie, plus que cinq...

## 16.

Le matin du 24 décembre, lorsque j'entrai dans la salle à manger pour le petit déjeuner, maman avait noué autour de sa tête un beau foulard beige et or. Elle grignotait ces céréales d'un air absorbé en écoutant France musique. Elle était entrée dans la phase la plus ardue de la chimiothérapie, parce que l'on avait ajouté du taxotère dans le goutte-à-goutte - un produit infâme qui la déshydratait affreusement et qui pouvait rendre ses ongles noirs juste avant de les faire tomber. Afin d'éviter cela, on glissait ses mains dans de grosses poches de glace, ce qui la faisait claquer des dents au fond de son lit d'hôpital. Et lorsque maman devinait mon angoisse, elle lâchait pour me faire sourire : *tu te rends compte si je perds les ongles des pieds, ma puce ? Mes si beaux pieds grecs, ma plus grande fierté ! Après toi, peut-être... Et encore, ce n'est pas certain tant ils sont jolis !*

On lui avait administré sa chimiothérapie le 20 décembre et je savais désormais par habitude que les effets indésirables ne se manifestaient qu'après trois ou quatre jours. Voilà un Noël qui ne va pas être bien gai, j'ai pensé avec tristesse lorsque ma mère est rentrée toute pâle à la maison.

J'ignore pour quelle raison je suis encore à ce point attachée à Noël. Est-ce un résidu tenace de l'enfance ? Le côté conventionnel de ma personnalité qui se cramponne aux traditions parce qu'elles sont immuables et que cela me rassure ? J'ai souvent jaloué mes amies issues de familles nombreuses qui le fêtaient avec une ribambelle de frères et sœurs à proximité d'un sapin immense. Celles-ci me montraient parfois les photos qu'elles avaient prises et je songeai à cette famille nombreuse que je n'aurai jamais. Je ne regrettais point d'être fille unique - puisque tout l'amour de maman m'était entièrement destiné -, hormis le soir de Noël.

L'année dernière, Sophie et ses parents étaient venus passer la soirée chez nous. Mon amie approchait de la fin de sa vie, mais elle était là encore, à mes côtés, des paillettes dorées sur ses pommettes rebondies. Nous nous étions même offert un cœur identique en éclat de cristal à porter autour du cou. Bien qu'une gravité manifeste planât dans l'atmosphère toute la soirée (car tous se demandaient : sera-t-elle là Noël prochain) ce fut très gai. Sophie et moi nous resservions du champagne en catimini et trinquions discrètement lorsque l'on ne nous regardait pas. Je priais de toutes mes forces Dieu, le petit Jésus ou le père Noël (peu importe, puisque je n'étais guère croyante mis à part le 24 décembre) que je puisse encore le passer avec elle l'année suivante et toutes les autres années à venir.

- À quoi songes-tu ?, me demanda Sophie.
- Oh, à rien. Je fais un vœu au père Noël, en quelque sorte, comme quand j'avais sept ans ! Je crois que je me mets à régresser sérieusement avec les années. Ça doit être un Alzheimer précoce...
- Ah oui, et qu'est-ce que c'est ?
- Et bien, rencontrer l'homme de mes rêves, bien sûr ! mentis-je.

Une année plus tard, maman avait noué un joli foulard autour de sa tête et leva les yeux vers moi quand elle m'entendit rentrer dans la pièce.

- Joyeux Noël, petite puce !
- Tu es déjà coiffée, habillée, et maquillée de si bon matin? Je venais te préparer ton petit-déjeuner, je vois que ce n'est plus la peine ! Avez-vous un rendez-vous galant, petite mère ?
- Si nous voulons faire quelques courses avant la cohue qu'il ne manquera pas d'y avoir aujourd'hui, il faut se dépêcher.
- Quelles courses ?
- Les courses pour notre dîner de ce soir en tête-à-tête, voyons!

Nous avons acheté du foie gras, du Sauternes ainsi que du saumon fumé pour notre petite fête à deux. Pauvre maman qui ne supportait plus l'alcool et qui ne s'alimentait presque que de fruits depuis qu'elle était malade... Mais j'avais beau lui répéter, *tu es sûre, tu pourras avaler toutes ces choses riches ?*, il n'y avait rien à faire, elle était résolue.

Enfant, ma mère m'emmenait voir tous les dessins animés de Walt Disney au cinéma alors qu'elle détestait cela et qu'elle finissait toujours par s'endormir après les dix premières minutes. Elle allait jusqu'à dire : *les dessins animés, c'est bon pour la croissance des petites-filles !* Je supposai que pour ce Noël, ce devait être pareil. Maman ne devait rêver qu'à une chose : être au lit avec une bonne soupe de légumes, mais comme toujours dans son existence, les petits plaisirs de sa fille passaient avant les siens.

Il semble que bon nombre de drames familiaux surviennent le soir de Noël. Vieilles rancunes et blessures mal pansées renaissent souvent de leurs cendres au beau milieu des petits-fours et des emballages-cadeaux que l'on vient tout juste d'éventrer. Je me souviens de ces esclandres dans la famille de papa ; des vacheries polies qui fusaient parfois à table et même d'un départ précipité avant l'arrivée de la dinde fumante. Je racontais la scène à maman en rentrant à la maison et cela la faisait rire : *ah, les douces joies de Noël*, raillait-elle, *comme c'est curieux : passer cette soirée-là avec mon ex-belle famille ne me manque absolument pas !* Quels espoirs déçus provoquent donc toutes ces crises ?, me demandé-je. Qu'est-ce que cette soirée peut éveiller comme désillusions, comme amertume ?

Lorsque la nuit s'est mise à tomber, nous avons trinqué avec le Sauternes. Maman a fait semblant de boire, et moi, j'ai fait semblant de ne pas finir son verre. J'étais heureuse d'être fille unique un 24 décembre, ce soir-là.

Et lorsqu'elle m'a demandé à quoi je pouvais bien rêvasser, je l'ai trompée, elle aussi :

- Et bien, je fais le vœu de rencontrer l'homme de ma vie, bien sûr !

## Épilogue

Sophie ne s'en est point allée.

Je ne l'aurai plus au bout du fil, si je compose le numéro que je connais par cœur, ça non. Je n'irai plus prendre l'apéritif avec elle, à la tombée du jour, dans la campagne genevoise. Son rire clair – qui pourtant résonne encore si distinctement dans ma tête –, il faudra me contenter de l'entendre dans mes songes. Et me satisfaire du souvenir de son visage, de son beau regard espiègle et grave à la fois.

Nous n'irons plus à Nice.

Nous ne nous baignerons plus ensemble dans la Méditerranée, et nous n'enlèverons plus nos maillots de bain discrètement dans l'eau, juste comme ça, pour voir la sensation que cela fait de se baigner nue. Et lorsque je vais dîner chez ses parents, nous ne serons plus jamais que trois. La mère, le père et moi. Nous ne serons plus jamais qu'un nombre impair.

La chaise que tu occupais, là, près du frigidaire, elle va rester vide. Désormais.

Mais Sophie ne s'en est point allée.

Elle est là chaque fois que je porte autour du cou le petit cœur qu'elle m'a offert le soir de Noël. Sophie avait écrit sur la carte : *maintenant, nous sommes sœurs de cœur.*

Elle est là lorsque je voyage, quand j'imagine ses commentaires sarcastiques et indulgents à la fois et lorsque j'aperçois un garçon qui lui aurait plu. Elle est là quand je me rends dans les lieux qu'elle aimait ainsi que dans ceux où elle a tant souffert.

Elle est là dans la bruine du matin, et je la revois boire son thé Oolong tout en tirant sur une cigarette, son petit bonnet en laine cloué sur son front. Elle est là le soir, soupirant devant la cheminée, les yeux rivés vers les flammes. Dans la fraîcheur des forêts, et dans la moiteur de la ville.

Elle est là. Tu es là. Toujours.

Et puis, Sophie est là aussi, en ce début de printemps. Et lorsque ma mère ôte brusquement sa perruque – pour la première fois depuis qu'on l'a tondue –, et que je vois ses cheveux, courts, très courts encore, mais qui ont déjà un peu repoussé, lorsque ma mère me glisse, comme une caresse *c'était la dernière séance du traitement*, Sophie est là, quelque part. Pas loin.

Souriante.

Et je sais qu'elle pense : *tu vois, ça valait le coup de tenir bon.*

Oh oui, ma Sophie. Pour contempler maman en train de guérir avec le printemps, tu as raison, ça valait vraiment le coup de tenir bon.

## *Deuxième partie*

## *1. Sur le récit*

## *Le récit comme élaboration de la pensée*

### *Le point de départ*

« J'écris pour supporter l'insupportable » avoue Karen Blixen.

Le cancer de ma mère a fait irruption dans ma vie trois mois après le décès de Sophie ; à ce moment-là, je n'ai nullement ressenti le besoin d'écrire quoi que ce soit. Ni journal intime où déverser ma hargne, ni feuilles volantes à déchirer de la violence de ma plume. Rien. Pas de mots ; pas de fragments ; pas de plaintes travesties en lettres.

J'entamais ma dernière année de Master, et le spectre bien réel du mémoire à pondre me narguait. De quoi avais-je envie de parler ? Quel sujet pouvais-je bien approfondir ? Seule la terreur de perdre ma mère mobilisait mes pensées. Moi qui ai toujours passé des heures à lire, je devenais désormais incapable d'atteindre la troisième page de l'ouvrage que je tenais entre les mains. La vérité, c'est que rien ne m'intéressait. Les histoires d'amour ? Si loin de moi... Les récits de voyage ? Pas envie de voir le monde, trop fatiguée pour ça. Les démêlés politiques ? Mais je m'en moquais également ! Et c'est à peine si je rougissais de penser : *que m'importe bien cette guerre, alors que maman risque de mourir !* Si aucun roman ne parvenait à me sortir de cet autisme foudroyant, comment pouvais-je espérer rédiger un mémoire « scientifique » et me plonger dans les lectures ardues que celui-ci impose ?

Par chance, deux cours suivis à l'Université ont refait surface. Ceux de Mireille Cifali et Bessa Myftiu. Par bribes, j'entendais l'intonation de leurs voix délicates, ainsi que certains mots qu'elles employaient souvent. *Raconter, comprendre, affects, implicites, éthique, sentiment, implication, intériorité, impuissance, subjectivité, philosophie...* J'y pensais sans y penser, dans l'autobus, en prenant mon café. Je me répétais ces mots comme une rengaine lancinante – petite musique dont on ne peut se défaire. Et une idée bien vague encore prit forme, petit à petit.

Je tâcherais de dire, nommer, écrire ce qu'il s'était passé – ce qu'avait été pour moi la maladie de Sophie ainsi que sa perte. Et j'allais également écrire le cancer de ma mère, alors même que son issue était incertaine. J'écrirais donc sur ces deux femmes et entremêlerais leurs destins, afin d'en faire un récit. Puis, je ferais de ce récit un mode d'apprentissage.

Rien n'était ordonné dans le marasme de mes sentiments. Ils se confondaient, se juxtaposaient, mais étaient bien présents, tour à tour. Et je me suis dit qu'il ne fallait pas les laisser s'évaporer sans chercher à comprendre, à me comprendre. Je me suis dit, également, que ce n'était pas seulement *mes* sentiments, mais potentiellement, les sentiments tout individu. Que cette souffrance n'était pas simplement mienne. Tant d'autres avant moi s'y sont égarés ! Tant d'autres après moi s'y égareront à leur tour, ou se retrouveront, peut-être...

Me revint également à l'esprit la dernière phrase qu'écrit Simone de Beauvoir dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, lorsqu'elle songe à Zaza, son amie chérie, arrachée bien trop tôt à l'existence ; et Beauvoir d'avouer avant d'achever son livre: « [...] j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort »<sup>6</sup>.

Forte de ce constat, ne fallait-il pas entreprendre de modeler cette expérience douloureuse en lui donnant la forme d'un récit – non pour faire joli, émouvoir ou pleurer –, mais afin d'élaborer un outil de connaissance ?

### *Ambivalence de l'acte d'écrire*

L'écriture possède de nombreuses vertus. Elle permet de nommer l'innommable, de mettre à distance, et de poser un regard neuf sur une situation pourtant connue, en nous plaçant sous un éclairage différent. Mais l'écriture est également cruelle ; elle nous brusque, nous malmène. Elle nous contraint à ouvrir les yeux sur des sentiments dont on ne désire point prendre conscience. Par-dessus notre épaule, l'écriture nous souffle des choses terribles et inavouables au creux de l'oreille – aussi, une fois ce récit achevé, je ne me suis ni félicitée ni sentie soulagée : *hop, une bonne chose de faite, voilà un lourd paquet enfin déposé derrière moi !*

L'écriture tourmente autant qu'elle apaise. Elle blesse comme elle soigne. L'écriture porte en son sein tous ces paradoxes et toutes ces contradictions. En cela, elle est aussi un défi ambivalent, qu'on se lance et qu'on lui lance.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est que rien d'autre ne nous révèle autant à nous-même, à l'exception de la psychanalyse, où cependant le travail d'introspection est conduit par un sujet extérieur à nous. Ce qui est sûr également, c'est que l'on en sort transformé – j'oserais même affirmer mûri, si le terme ne paraissait pas aussi naïf. Nous pensons décider seul de ce que l'on va écrire ; coucher sur la feuille – accoucher ! – ce qui est déjà dans notre tête, mais voilà que l'écriture nous désarçonne ! Ne surgit, sur le papier, rien de ce que nous avons anticipé. Et l'on se rend compte que ce n'est pas nous, mais l'écriture qui tient les rênes. Mireille Cifali et Alain André écrivent à cet égard : « On ne met pas ses pensées noir sur blanc, on les invente en écrivant »<sup>7</sup>. Ce qui rejoint bien le propos de Marguerite Duras : « Ecrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait – on ne le sait qu'après – avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse se poser. Mais c'est la plus courante aussi »<sup>8</sup>. Dans *Devenir écrivain*, Alain André s'exprime encore dans ces termes : « Ne savoir que dire, c'est savoir que le dire, s'agissant d'écriture, procède moins d'une intention préalable au geste d'écriture, qu'il n'est le résultat d'une énonciation qui s'invente pas à pas sur la page, dans le travail de l'écriture »<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958, p. 503.

<sup>7</sup> Mireille Cifali & Alain André, *Écrire l'expérience, vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, p. 108.

<sup>8</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, p. 53.

<sup>9</sup> Alain André, *Devenir écrivain, un peu, beaucoup, passionnément*, Paris, Editions Leducs.s éditions, 2007, p.39.

## Deux dimensions de l'acte d'écrire

Cifali et André soulignent, dans *Ecrire l'expérience*, la tension qui s'instaure entre la *dimension énonciative* et la *dimension de distanciation* de l'acte d'écrire. Dans la première, c'est la nécessité du *dire* qui prime, et cela, avant même que ne surgisse la question du *quoi dire* : « Cette force est plus importante que toutes les techniques (qui ne sont pertinentes que lorsqu'elles sont adéquates à cette force) : supériorité du rêveur (artiste ou scientifique) sur l'ingénieur ou le technicien »<sup>10</sup>. Le désir d'expression qui nous habite se soucie peu, au préalable, de la construction stylistique qui permettra à notre écrit d'arriver à un résultat, ou plutôt, à un texte abouti. Cette nécessité du *dire* se trouve plus proche du rêve, voire du fantasme. Et Cifali et André d'évoquer d'ailleurs la possibilité d'une *identification héroïque avec un auteur* – nous y reviendrons.

Pour ce qui est de la *dimension de distanciation* inscrite dans l'acte d'écrire, il s'agit – sur un plan plus proprement technique – de l'indispensable travail de retouches, de relecture tout comme de réécriture du texte initial. Pour mener ce dernier à terme, l'on ne peut se passer des contraintes qu'il impose. Contraintes stylistiques, graphiques et scripturales qui vont se charger aussi de maintenir notre texte à distance. « Une énonciation qui par là même change de nature »<sup>11</sup>, affirment les deux auteurs.

Pour ma part, j'ai commencé à ressentir en mon être cette *dimension énonciative* lorsque les mots entendus naguère durant les cours de Mireille Cifali et de Bessa Myftiu sont revenus plusieurs fois tinter à mes oreilles et que j'ai pu formuler, dans une sorte de dialogue intérieur:

- *C'est bien cela, je vais me mettre à écrire !*
- *Et sur quoi vas-tu écrire ?*
- *Sur Sophie. Sur maman. Sur le cancer, ou plutôt, sur ce que le cancer a changé.*
- *Ah oui, et changé pour qui ?*
- *Et bien, changé pour elles, voyons ! Quoique non... changé pour moi. Je vais tâcher d'écrire la confusion des sentiments que le cancer d'autrui a engendré chez moi.*

Le *quoi écrire* demeurait encore bien flou. Seule, la prépondérance de la volonté et de la détermination à écrire quelque chose de ma souffrance tambourinait dans ma poitrine. Quant à l'*identification héroïque avec un auteur* évoquée plus haut, je devais l'éprouver, elle aussi. Errant dans les librairies à la recherche d'ouvrages qui pourraient me guider au fil de ce mémoire, je suis tombée sur un livre dont le titre me sauta aux yeux : *Mauvaise fille*<sup>12</sup>. Je l'ai feuilleté longtemps avant de me diriger vers la caisse. Il était question – méchante ironie du sort – d'une femme qui allait perdre sa mère d'un cancer du sein. Le thème, bien sûr, résonnait en moi. Et au-delà de celui-ci, le style saccadé, les tournures de phrases fiévreuses, et l'angoisse qui suintait entre les lignes ont provoqué un choc. Insidieusement, alors que je commençais la rédaction de mon récit, je me suis mis à écrire des mots comme *putain*,

---

<sup>10</sup> Mireille Cifali & Alain André, *Ecrire l'expérience*, *op.cit.*, p. 121.

<sup>11</sup> Mireille Cifali & Alain André., *op.cit.*, p. 122.

<sup>12</sup> Justine Lévy, *Mauvaise fille*, Paris, Stock, 2009.

comme  *salope*, comme  *j'ai envie de crever* – des mots qui n'étaient pas ceux de Justine Lévy –, mais que seule la lecture du livre de cette dernière paraissaient autoriser dans mon écriture.

Mon souci d'écrire beau, d'écrire bien, et proprement, fut balayé. Je pouvais écrire quelque chose de ma souffrance sans me soucier de cela. Ce fut une sorte de libération.

Un mémoire, cela va sans dire, est écrit pour être lu... J'ai pris brutalement conscience que je n'écrivais pas que pour moi. Il m'a donc fallu modifier ce premier récit ; en supprimer des parties ; renoncer ; compléter ; puis tout reprendre. Et par ce travail-là, devenir à la fois l'architecte obtus et le commanditaire atterré de l'acte créatif. Prendre fermement des décisions, et les subir. Accepter de donner une autre direction à mon texte, tout en regrettant amèrement l'ancien... Être l'auteur et le correcteur d'un récit implique une sorte de schizophrénie de la pensée et du psychisme. On est amené à être sujet et objet ; actif et passif. Cette double position, ce va-et-vient nous poussent également à sortir de notre écrit. Ce travail formel obligé est tout l'enjeu de cette  *dimension de distanciation*, sans laquelle nos textes ne seraient point lisibles.

Dans  *Devenir écrivain*, Alain André rappelle à juste titre ce que Pierre Jean Jouve, lui, qualifiait de « charme jeté sur le monstre » : « Ce charme signifie la forme, le travail formel avec la langue qui contraint le monstre et l'astreint à l'œuvre, sans quoi il n'aurait d'autre souci que de se déployer dans sa sauvagerie essentielle »<sup>13</sup>. Bessa Myftiu, elle, rappelle souvent lors de ses séminaires qu'un travail sur le style va de pair avec un travail sur le sens que l'on veut donner à son récit. Améliorer son style, c'est éclaircir sa pensée, affirme-t-elle. Dans un de ses articles, elle ajoute même : « Le style, ce n'est pas une manière d'aligner les mots les uns après les autres, mais la façon d'organiser l'événement vécu, l'atmosphère, le point de vue choisi. Cela se réalise à travers la forme, or la forme est le moyen par lequel le contenu existe »<sup>14</sup>. La dimension de distanciation peut être considérée comme une nécessaire soumission à l'élaboration formelle, ce qui prouve que l'on devient le véritable objet de son écriture.

Je l'ai dit plus haut, c'est au fur et à mesure que nous posons des mots sur le papier que notre pensée va se construire, et non le contraire. C'est en cela, me semble-t-il, que le récit trouve toute sa portée : en bâtissant des phrases, puis des paragraphes, naissent peu à peu des idées auxquelles nous n'avions point songé auparavant. Ces images étaient latentes, emmagasinées quelque part, mais il fallait que l'écriture les fasse remonter à la surface de la feuille pour en prendre conscience. Mireille Cifali et Alain André le soulignent : « On peut parler de distanciation, de processus, de mémoire, de reconnaissance, bien sûr, mais nous recherchons un autre aboutissement : la construction d'une pensée, qui se fait au fur et à mesure que notre texte se construit »<sup>15</sup>. L'écriture canalise donc le sens.

---

<sup>13</sup> Alain André,  *Devenir écrivain, un peu, beaucoup, passionnément*, Paris, Editions Leducs.s, 2007, p.38.

<sup>14</sup> Bessa Myftiu, in « Le récit en formation ? », Université de Provence, Département des Sciences de l'éducation, 2004, p. 63.

<sup>15</sup> Mireille Cifali & Alain André,  *Écrire l'expérience.* , op.cit., p. 184.

## *Le récit comme reconstruction d'une histoire*

### *Un travestissement de la réalité*

C'est en procédant à une *reconstruction* de notre histoire à travers un récit que l'élaboration de la pensée va justement se mettre en place. Autrement dit, il s'agit de passer par un nécessaire travestissement de la réalité à travers l'écriture pour mieux la comprendre. Paradoxe ? Pas du tout. Comme le soulignent Cifali et André dans leur ouvrage commun, deux positions contradictoires distinguent ceux qui s'occupent d'Histoire. La première est de considérer le passé en tant que réalité objective. Le passé est *un*, et de ce fait, la réalité est nécessairement *une*. Le travail de l'historien, de ce point de vue, n'est autre que celui de répertorier des faits avérés, correspondant à l'exactitude du passé et, plus largement encore, à une vérité « unique ». La seconde position, plus audacieuse, va défendre la thèse d'un passé qui ne peut être que reconstruit. Et pour cause : il est impossible de rebâtir exactement, par l'écriture, ce qui n'est plus. Mille interprétations peuvent être plaidées concernant une tranche du passé, puisque chaque historien envisage cette dernière avec sa propre subjectivité, son ancrage dans un présent situé. De toute évidence partisans de la seconde conception, ils écrivent qu' : « ... [elle] repose sur l'idée que nous ne pourrions jamais atteindre ce qui a été, mais qu'en définitive l'essentiel n'est pas là. Sur le plan symbolique, ce sont nos reconstructions qui ont de la force »<sup>16</sup>. Et d'ajouter : « Mais des faits successifs ne font pas une histoire, une « story ». Une histoire ne prend forme que lorsque des liens sont tissés entre des faits que tout éloigne »<sup>17</sup>.

Avant d'entreprendre l'écriture de mon récit, j'ai décidé, non sans une certaine excitation, qu'il fallait absolument *tout* raconter à propos de Sophie et *tout* revivre. Grâce à la magie et à l'alchimie des mots m'était enfin offerte la chance d'apporter un nouveau souffle vital à l'histoire de notre amitié. À la manière du peintre contemplant de mémoire le visage de son modèle afin de lui donner un fini parfait le jour où il se jetterait à l'ouvrage, je dessinais Sophie dans ma tête. Et je me demandais comment il allait être possible de rendre compte de toutes les subtilités que cachait son sourire – ses sourires même, car ils n'étaient pas identiques selon l'interlocuteur qu'elle avait en face d'elle, ou selon son humeur. Je m'interrogeais également : *comment écrire* sa voix, son rire, ainsi que tout l'éventail sonore qu'elle déployait ? Et ses joues ! Il ne suffisait pas de signaler qu'elles étaient roses et rebondies, je ne pouvais pas les réduire ainsi ! Mais quels mots dénicher afin de redonner vie à ces pommettes-là ? Peu à peu, j'ai dû me résoudre à écrire quelque chose comme : « Belle brune aux joues rebondies et aux yeux sombres ». Sophie me paraissait grossièrement synthétisée, mais j'avais beau faire, je n'arrivais pas à une meilleure description.

Ce fut mon premier renoncement : rendre compte exactement de l'apparence de Sophie. Qu'importe ! Le plus important était de faire revivre les mois écoulés à ses côtés. J'ai imaginé que grâce à l'écriture, je me préparais pour un nouveau rendez-vous avec elle. Il fallait donc commencer par le commencement, afin que le lecteur comprenne ce qu'avait été notre amitié. Et le commencement... Qu'était-il ? À dix-sept ans, au collège, ça oui. Mais dans quelles circonstances ? Qui adressa en premier la parole à l'autre ? Et à quel propos ?

---

<sup>16</sup> Mireille Cifali & Alain André., *op.cit.*, p. 218.

<sup>17</sup> Mireille Cifali & Alain André., *op.cit.*, p. 219.

J'arrivais alors au terrible constat que la mémoire s'ébrèche au fil des années, laissant s'égoutter les souvenirs...

Qu'est-ce qui était vraiment et toujours sûr ? C'est que Sophie et moi étions passionnées par la littérature, et que nous n'aimions pas Céline... tout Céline qu'il était. Alors j'ai décidé seule de notre rencontre, ainsi que de ce premier échange qui devait s'achever par : « Dire que l'on n'aime pas Céline, c'est quasiment obscène ». Sophie avait-elle réellement prononcé ces mots ? J'en doute fort. Mais elle aurait pu le faire, c'était le genre d'humour et de provocation dont elle était capable.

Nous aimions nous rendre dans un certain café du Bourg-de-Four ensemble ; ainsi qu'y boire de la bière ; ainsi que le mauvais temps. Nous adorions *Les Hauts de Hurlevent* – et nous étions toutes les deux un peu amoureuses d'Heathcliff... Mais avons-nous causé de tous ces goûts communs lors de notre premier tête-à-tête ? Je crains que non. Mais ça aurait pu ! Nous avons si souvent évoqué notre amour pour l'orage, la lecture devant un bon feu, ou les jeunes hommes ténébreux...

Ce fut mon deuxième renoncement : raconter notre rencontre avec exactitude.

J'ai fini par comprendre qu'il me fallait renoncer définitivement à cette chimère. Jamais je n'allais pouvoir décrire les événements tels qu'ils s'étaient passés *exactement* il y a six ans, comme jamais je n'arriverais à restituer les choses telles qu'elles se sont déroulées il y a dix minutes, du reste. Et jamais je ne parviendrais à dire exactement ce que Sophie fut pour moi tout au long de notre amitié. Les mots sont pauvres devant l'opulence de la vie elle-même ; Roland Barthes parle à cet égard de : « l'atroce réduction que le langage imprime à nos affects »<sup>18</sup>.

Je ne peux dépeindre cette jeune femme qu'à travers l'image que je conserve d'elle, et qui constamment se transforme au gré de l'éclairage d'un instant – aussi, il y aura autant d'interprétations, de visions possibles de Sophie que d'individus l'ayant un peu observée ! Je relate notre amitié de la façon dont je l'ai vécue, éprouvée, ressentie ; autrement dit, à travers la subjectivité qui est la mienne. C'est un renoncement : découvrir que nous ne pouvons redonner vie à travers les mots – et à travers l'art en général – à une situation vécue ou à un être aimé, c'est prendre conscience de nos limites ; et par là même, notre incapacité à égaler les dieux. Un renoncement qui nous met à l'abri de l'*hybris*, de ce péché d'orgueil dont tant de personnages – de la mythologie antique à la littérature, en passant par l'art et la vie – sont entachés. On ne peut réécrire la « même » histoire, de même qu'il serait trompeur de le faire. Mais qui ne s'est jamais surpris à rêver - comme dans les *Contes fantastiques* d'Hoffmann – d'avoir le don de donner vie à une poupée de bois ?

### *Une vérité multiple*

Je reprends à mon compte la belle expression d'Hubert Haddad : « Je me suis dit que les mots étaient gorgés de vie, encore »<sup>19</sup>. Car c'est bien cela après tout : une fois que j'avais

---

<sup>18</sup> Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Edition du Seuil, 1975, p. 137.

<sup>19</sup> Hubert Haddad, *L'Univers*, Paris, Zulma, 2009, p.9.

renoncé à la folle et vaine quête de la vérité – du juste, de l'*exactement* – l'essentiel était de faire revivre Sophie en me servant de ces mots que ma volonté et ma sensibilité me dictaient ; et qu'importe que les éléments soient fatalement recomposés, puisque tout récit n'est autre qu'une reconstruction imparfaite de notre passé !

Dans *L'Espèce fabulatrice*, Nancy Huston se montre explicite à ce sujet: « Vous fabulez, en toute innocence. Par les mêmes procédés qu'emploient les romanciers, vous créez la fiction de votre vie »<sup>20</sup>. Et plus loin : « Elaborées au long des siècles, ces fictions deviennent, par la foi que nous mettons en elles, notre réalité la plus précieuse et la plus irrécusable. Bien que toutes tissées d'imaginaire, elles engendrent un deuxième niveau de réalité, la réalité humaine, universelle sous ses avatars si dissemblables dans l'espace et dans le temps »<sup>21</sup>.

Le récit que j'ai composé pour mon mémoire est une réalité tout à fait chargée de sens pour moi. Pourtant, j'aurais pu l'écrire de mille et une manières, il n'en aurait pas moins été véridique. J'ai pensé au départ introduire mon texte par la mort de Sophie, pour remonter vers notre adolescence, de façon à raconter l'histoire par la fin. À la manière du film *Irréversible* que j'ai vu il y a des années, et où le cinéaste part de la fin de l'histoire – le viol atroce puis le meurtre sauvage de la femme aimée – pour revenir aux années de bonheur du jeune couple. Pour les spectateurs, le film aurait été insoutenable s'il avait été raconté dans « le bon sens », et toute la subtilité de ce *thriller*, me semble-t-il, tient en cette réversibilité des temps.

J'ai également songé à mélanger les destins de Sophie et de ma mère, sans la moindre indication temporelle. L'important n'était pas la chronologie, puisque le Temps était désormais relayé par une superposition temporelle intériorisée, mais le thème sous-jacent – la terreur de perdre un être aimé. Il a fallu construire, détruire et rebâtir ce récit je ne sais combien de fois, jusqu'à trouver une forme qui me parût adéquate. Et pourtant, les différentes versions qui traînent dans le tiroir de mon bureau n'en sont pas moins réelles...

La vérité est incontestablement multiple.

En voici un autre exemple. J'ai lu pendant l'été deux livres écrits par Annie Ernaux : le premier s'intitule *Passion simple* ; le second *Se perdre*. L'auteur nous livre au fil de ces deux ouvrages, une passion adultère qu'elle partagea avec un jeune diplomate russe. *Passion simple* est un récit qui prend la forme d'un petit roman (ou d'une longue nouvelle) de 77 pages qu'elle a publié en 1991. *Se perdre* ne paraît qu'en 2001, bien qu'il soit le journal intime qu'Ernaux affirme avoir tenu tout au long de son aventure amoureuse. Dans *Se perdre*, elle décrit de façon quotidienne – comme dans un vrai journal – l'attente obsessionnelle du coup de fil de l'amant, la brièveté de ses visites, et la nouvelle attente qui s'en suit, inéluctablement.

L'histoire reste inchangée : il s'agit du même homme russe et la passion de la narratrice à son égard demeure identique dans les deux versions. Le journal tout comme le récit nous donnent à voir les affres de la femme amoureuse, lorsque celle-ci s'engouffre

---

<sup>20</sup> Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Arles, Babel/Actes Sud, 2008, p. 26.

<sup>21</sup> Nancy Huston., *op.cit.*, p. 30.

dans une idylle sans issue. En fait, *Passion simple* et *Se perdre* ne sont que deux points de vue, deux différentes façons d'agencer la même expérience. Le journal que tient Ernaux tout au long de sa passade n'est en rien plus « juste », plus « vrai » ou plus « réel » que le récit condensé qu'elle en fait plus tard dans *Passion simple*. N'oublions pas qu'elle a commencé par publier le récit, et attendu dix ans avant de publier son journal – bien qu'elle l'ait écrit pendant sa relation...

Un passé – notre vécu – et mille façons d'en rendre compte, à travers l'écriture. Celle-ci finit par prononcer sa sentence : fixer la pluralité, inventer sa propre temporalité.

Voilà qui rejoint bien la thèse que défend Huston dans *L'Espèce fabulatrice* : « Je te jure de dire toute la vérité ? Il nous est loisible de dire des choses vraies, mais non la vérité, et surtout pas toute, même au sujet de ce qui s'est passé au cours des cinq dernières minutes dans le lieu où nous nous trouvons. On ne peut la dire car elle est infinie. Pour rester soi, on doit en oblitérer presque tout »<sup>22</sup>. Il s'agit de procéder alors à un ensevelissement de la réalité et de penser celle-ci comme une pure fiction. Huston va même jusqu'à prétendre que tout est fiction : Dieu, notre nom, toute nomination possible, le baptême, l'argent, etc. Paul Watzlawick, lui, affirme dans *La réalité de la réalité* qu'il n'existe pas de réalité absolue, mais seulement des conceptions subjectives et souvent contradictoires de la réalité<sup>23</sup>.

### *Le pourquoi et le comment*

J'ajoute ici que les mille façons de rendre compte de notre vécu n'appartiennent pas seulement au domaine de l'écrit – même si c'est bien l'acte d'écrire qui nous occupe ici. Lorsque nous voulons rapporter de vive voix une anecdote à notre interlocuteur, il est tout aussi nécessaire de donner une direction à nos logorrhées – pour peu que l'on désire être compris. Ainsi, sans en avoir conscience, nous commençons par le début pour arriver vers la fin – ou plutôt, nous commençons par un début « possible », supposé ou réel, pour arriver vers l'une des fins possibles. Et malgré nous, nous fabriquons une histoire. Nous passons notre vie à raconter des histoires, que ce soit à sa femme, son mari ou au boucher. Et nous le faisons parce que nous avons besoin de donner du sens à chaque chose. Huston pense que le *pourquoi* distingue à lui seul l'espèce humaine : « Notre spécialité, notre prérogative, notre manie, notre gloire et notre chute, c'est le pourquoi »<sup>24</sup>.

Une des questions qui s'est insinuée tout au long de ma rédaction tient très simplement en ce *pourquoi*. Pourquoi la mort d'une si jeune femme, pourquoi le cancer de la mère aimée, pourquoi la narratrice est-elle en bonne santé, pourquoi ce désespoir, cette angoisse et cette solitude, pourquoi la vie et pourquoi la mort ? Pourquoi l'écriture ? Des questions on ne peut plus courantes et justifiées mais touchant au fondement même de toute recherche de sens, de connaissance, et, sans conteste, intemporelles.

Comment rendre compte de ce pourquoi (ou plutôt, de ces pourquoi) au fil d'un récit qui ne devait pas dépasser les quarante pages environ ? Après le fond (le pourquoi) vient

---

<sup>22</sup> Nancy Huston., *op.cit.*, p. 26.

<sup>23</sup> Paul Watzlawick, *La réalité de la réalité*, Paris, Editions du Seuil, 1978, p. 137.

<sup>24</sup> Nancy Huston., *op.cit.*, p. 14.

immanquablement la forme (le comment). Nous retombons donc sur notre problématique du récit comme reconstruction d'une histoire, puisque faire tenir plusieurs années de vie ainsi que deux maladies en une quarantaine de pages implique nécessairement un agencement très particulier. Que sélectionner ? Quelles scènes garder ? Pourquoi celle-ci plutôt que celle-là ? Comment dire sans faire preuve d'un manque de pudeur ? Comment suggérer plutôt qu'imposer ? Faut-il éviter la violence expressive ? Toutes ces questions vont déterminer la forme de notre récit à venir. Celui-ci se trouvera métamorphosé selon l'intention que l'on souhaite lui prêter. La forme rejoint le fond, et sculpte ce dernier. Le travail de l'un implique nécessairement le travail de l'autre.

### *Le récit et l'expérience*

Un adulte ne peut apprendre qu'à partir du socle de ses expériences qui le façonnent de telle sorte qu'elles deviennent inhérentes à sa personne. Sans en avoir conscience, il les a assimilées. Pour Marc Durant : « L'environnement qui se pose face à l'activité de l'homme, celui qu'il comprend, connaît, perçoit... est celui qu'il peut appréhender avec les "produits" de son expérience »<sup>25</sup>. Aussi, je ne peux *me penser* sans penser corrélativement les expériences dont je suis le fruit. Dans le domaine de la formation des adultes, l'approche des Histoires de vie ou encore la loi de 2002 sur la Validation des Acquis Expérientiels (V.A.E.) témoignent formellement de cette prise en compte.

Néanmoins, pour que l'apprentissage prenne une forme viable, l'expérience seule ne suffit point ; ce qui s'avère vraiment formateur, c'est le retour réflexif que l'on peut porter à l'expérience en tant que telle. Il s'agit de se détacher d'une expérience qui nous colle littéralement à la peau dans un mouvement de mise à distance pour l'appréhender, la transformer en objet de connaissance. Si l'écriture n'est pas l'unique moyen d'y parvenir – ne négligeons pas l'efficacité d'une explicitation par oral –, celle-ci présente l'inestimable avantage de laisser une trace tangible ; un outil sur lequel il est facile de s'appuyer par la suite. « Chaque nouvelle expérience a des répercussions sur l'être et ajoute une couche d'incompréhension, car elle ne se traduit pas dans l'immédiat »<sup>26</sup> précise Bessa Myftiu. C'est bien *la traduction* et *l'organisation* de l'expérience qui s'avère être ici tout l'enjeu de l'écriture. L'expérience, en tant que telle, ne nous apprend pas grand-chose : c'est le regard que l'on fixe sur elle, *a posteriori* – sorte d'arrêt sur image vidéographique – qui permet de la traduire en objet de connaissance. Le récit peut alors être envisagé comme la tentative d'organiser une expérience empirique, dans le dessein d'apporter du sens à celle-ci. Il se situerait donc à mi-chemin entre la vie même – le réel – et les savoirs qui en découlent.

### *Le conte de fées et le récit*

Le récit – oral ou écrit – constitue sans doute la manière la plus naturelle et la plus ancienne de relater un épisode marquant de notre vie, puisque l'on *se raconte*, sans le souci immédiat de faire de notre écrit un quelconque objet de recherche. Naturelle également, car l'enfant que nous avons été autrefois a l'habitude de s'entendre raconter des contes dont la principale vertu est moins de procurer un apaisement nécessaire avant le coucher que la

---

<sup>25</sup> Marc Durant, *Activité(s) et Formation*, Carnets des Sciences de l'éducation, Université de Genève, 2006, p. 15.

<sup>26</sup> Bessa Myftiu, *Nietzsche et Dostoïevski, éducateurs !*, Nice, Les paradigmes, 2005, p. 41.

transmission d'un certain type de connaissance, bien qu'elliptique. Regardons à présent s'il n'y aurait pas un parallélisme à établir entre les récits et les contes de fées. Gageons même que les récits seraient aux adultes ce que les contes sont aux enfants. Dans *Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim pose que : « Si nous voulons être conscient de notre existence au lieu de nous contenter de vivre au jour le jour, notre tâche la plus urgente et la plus difficile consiste à donner sens à la vie »<sup>27</sup>. Dans cette recherche de sens, de significations, le conte de fées trouve toute sa portée.

Il va de soi qu'un jeune enfant n'est pas encore en mesure de prendre part à des apprentissages jugés « rationnels ». Or il se confronte très tôt aux étrangetés de la vie, au fourmillement de ses sentiments et à leur ambivalence. S'il ignore tout de la signification, en termes rationnels, de cette « ambivalence », il éprouve déjà cet amour ponctué de colère – de haine, parfois – qu'il peut porter à son père ou à sa mère avec toute la culpabilité que cela implique. Parce qu'ils sont empreints d'une « puissante signification psychologique »<sup>28</sup>, les contes de fées parlent à l'enfant ainsi qu'à son imaginaire par le biais d'un langage symbolique, le mettant face aux angoisses qui viennent troubler son inconscient, comme la peur de la mort, de l'abandon ou de la séparation. Grâce à un dénouement généralement heureux, le conte suggère également à l'enfant que chaque épreuve peut être dépassée – et que les difficultés sont, hélas, inscrites dans la condition humaine. À cet égard, Bettelheim déplore le travestissement que certains parents infligent aux contes de fées jugés trop « effrayants », afin de les rendre plus allègres. D'une part, le conte perd sa portée symbolique (que tirer du *Petit chaperon rouge* si le loup devient un aimable compagnon ?) ; de l'autre, les parents ôtent à l'enfant l'occasion de se confronter aux difficultés psychologiques qui l'assaillent, et de développer peu à peu des ressources face à celles-ci. Dès lors, on pourrait aussi voir le conte de fées comme le lieu d'une initiation formatrice.

Le récit s'adresse également à l'imaginaire de l'adulte. En effet, au fil de sa lecture, celui-ci va se mettre à tisser des liens entre l'ouvrage qu'il a dans ses mains et d'autres histoires – éléments de son passé, anciennes lectures ou encore épisodes qu'on lui a fraîchement rapportés ; naissent alors en lui d'inédites associations. L'esprit du lecteur se met en mouvement, ses pensées et ses souvenirs se chevauchent, de véritables « découvertes » germent du rythme de cette méditation improvisée. Intimement liée au savoir émotionnel, la lecture d'un récit fait émerger des réminiscences que l'on croyait depuis longtemps ensevelies, elle ravive d'anciens affects, bouleverse ces représentations que l'on supposait, non sans naïveté, à tout jamais figées dans notre esprit. Plus encore, le récit démantèle la barrière qui sépare dans notre psyché le passé du présent.

### *L'éternelle identification*

Le récit et le conte de fées opèrent par le biais d'un procédé analogue : l'identification. L'enfant s'identifie au gentil et victorieux héros comme il se distingue du protagoniste incarnant le mal – puisque les plans machiavéliques de celui-ci finissent toujours par échouer. De façon plus complexe, car son univers n'est plus régi par une dichotomie aussi franche entre le bien et le mal, l'adulte s'assimile ou au contraire s'oppose

---

<sup>27</sup> Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, 1976, p. 13.

<sup>28</sup> Bruno Bettelheim., *op.cit.*, p. 29.

à l'un des personnages du texte qu'il a sous les yeux. L'identification ne se fera plus au profit d'un être idéal, mais d'un individu qui nous touche, avec qui nous pouvons établir une relation dialectique. Car s'il y a bien une action quotidienne pratiquée communément par l'enfant comme par l'adulte, c'est celle de se dire intérieurement : « Tiens, il agit de telle manière, j'aurais fait autrement ; il est comme ainsi, je suis comme cela ; il me ressemble ; nous n'avons rien en commun ». Avec finesse, Barthes spécifie : « J'aime, je n'aime pas : cela n'a aucune importance pour personne ; cela, apparemment, n'a pas de sens. Et pourtant tout cela veut dire : *mon corps n'est pas le même que le vôtre*. Ainsi, dans cette écume anarchique des goûts et des dégoûts, sorte de hachurage distrahit, se dessine peu à peu la figure d'une énigme corporelle, appelant complicité ou irritation »<sup>29</sup>. Moi et l'Autre, l'Autre et moi : on s'identifie ou l'on se distingue.

### *La transmission du récit et du conte*

Enfin, c'est surtout dans une certaine idée de *transmission* que le récit comme le conte me paraissent se rejoindre le plus. Pour Bettelheim : « Notre héritage culturel trouve son expression dans les contes de fées et il est transmis à l'esprit de l'enfant par son intermédiaire »<sup>30</sup>. C'est à travers leurs nombreuses significations symboliques que les contes comme les légendes et les mythes se transmettent depuis la nuit des temps ; aussi, ils font partie de la mémoire collective. Au-delà de la « petite histoire » faussement simplette du conte de fées, on livre à l'enfant les normes, les règles morales et les codes de la société dans laquelle il est destiné à évoluer. Le conte devient alors un instrument de transmission des connaissances. Et la pérennité de cette tradition, lire et raconter des histoires, tient à ce savoir immuable – qui n'a rien de conceptuel – incorporé dans des symboles. Si les valeurs d'une société se transmettent aux enfants par le biais des contes, des légendes ou des mythes, c'est justement parce que les images que ceux-ci impriment dans l'imaginaire sont tenaces ; si l'intellect laisse parfois s'évaporer des informations, la mémoire émotive ne laisse rien filtrer.

Il en va de même pour le récit. Du reste, le conte de fées ne serait-il autre chose qu'une parcelle inhérente au récit, tout comme les mythes et les légendes ? Ils appartiennent en tous les cas à la même catégorie : un savoir imagé, contenu sous une forme métaphorique. Ils disent le monde et, par leur *dire*, le transforment en lui donnant un sens. Le récit et le conte sont nés d'une tentative ancestrale de l'homme de comprendre, d'appréhender le réel, et par cette compréhension aléatoire, ils participent à l'organisation de celui-ci. Pris dans son sens large, le récit continuera alors de se transmettre.

---

<sup>29</sup> Roland Barthes., *op.cit.*, p. 140.

<sup>30</sup> Bruno Bettelheim., *op.cit.*, p. 24.

## Pourquoi le récit en formation des adultes ?

### De l'expérience à l'écriture

« Raconter, ce n'est pas de la petite anecdote, tout juste bonne à faire rire, mais le vivant, la complexité, la difficulté de saisir le temps qui coule, l'avant et l'après »<sup>31</sup>. Tout au long de l'écriture de mon récit, j'ai eu l'occasion de me mesurer aux difficultés suggérées par nos deux auteurs. Comment écrire le vivant ? Le temps révolu ? Écrire dans le présent le passé ? Difficultés qui appartiennent tant à la littérature – je pense entre autre à l'œuvre de Marcel Proust qui s'achemine à retrouver un temps inéluctablement perdu – qu'au domaine des Sciences de l'éducation, et plus particulièrement, à la formation des adultes. En effet, si l'on admet que le récit est un outil fondamental afin de penser sa pratique professionnelle, le praticien va se retrouver confronté aux mêmes obstacles que l'écrivain lorsqu'il voudra rendre compte d'un événement du passé. On en revient toujours au drame intimement lié à l'acte d'écrire : l'écriture essaie de fixer le souvenir sur la page, mais ne parvient à sceller que son devenir.

### L'autobiographie et la fiction : entre restitution et création

De nature autobiographique, mon récit n'en est pas moins fictionnel. D'ailleurs, la frontière qui dissocie la *restitution* d'une expérience de sa *création* est très trouble. Puisque la reproduction du passé est une utopie, sa restitution impose alors une création. La création, elle, se matérialise nécessairement autour de la tentative de l'auteur de restituer quelque chose qui lui est propre (un souvenir ou du moins, un sentiment éprouvé). Car même une œuvre de science-fiction contient une parcelle relevant de l'intimité de celui qui l'a composée !

Pour ma part, j'ai vécu de près la maladie de deux de mes proches, j'en ai été le témoin. Durant cette expérience, a éclaté puis s'est cristallisée en moi une révolution des sentiments et des affects – angoisse, tendresse, colère, affection, révolte ou amour – qui a accompagné mes actes comme mes gestes. Certes, on ne peut pas parler ici du développement de ma *pratique professionnelle*, puisque je n'étais ni l'infirmière ni la psychologue de ces deux femmes ; je n'étais pas au travail ! J'ai néanmoins acquis une *pratique* : en me retrouvant, bien malgré moi, au cœur de cette situation, j'ai développé à mon insu un certain savoir-faire, ou « savoir-être » difficile à définir. Il m'a fallu mobiliser dans l'action certaines compétences intuitives d'écoute et de présence ; car l'on finit par pressentir dans sa chair les instants où il faut être là, et ceux où, au contraire, il est préférable de se retirer. Cette pratique – que j'approfondirai dans la troisième partie de ce mémoire – donne ainsi lieu à un savoir que Guy Jobert qualifie de *mètis*, ou d'intelligence de l'action<sup>32</sup>. J'ai donc pris le parti de dire mon expérience sous forme de récit, ce qui imposait l'organisation et l'agencement de cette expérience en un début et une fin ; je l'ai (re)créée. Mon récit est tout à la fois une restitution et une création ; autobiographique et fictif.

---

<sup>31</sup> Mireille Cifali & Bessa Myftiu, *Dialogues & récits d'éducation sur la différence*, Les paradigmes, Nice, 2006, p.8.

<sup>32</sup> Guy Jobert, in *De la clinique, un engagement pour la formation et la recherche*, Bruxelles, De Boeck, 2006, p. 36.

## Récit et compréhension

Pour revenir à l'intitulé de ce chapitre – *Pourquoi le récit en formation ?* –, je rappellerais d'abord que le récit est un instrument sans pareille pour interroger sa pratique professionnelle comme sa formation. Dans le cadre de ce mémoire, j'ai livré un texte qui ne traite pas de l'exercice d'une profession ; et pourtant, le processus propre à l'acte d'écrire reste le même. Il est toujours question de : *comment rendre compte de quelque chose à autrui ?* Si le récit est un outil inestimable en formation, c'est qu'il permet de transformer certains épisodes de sa vie – et quels qu'ils soient – en un moyen de connaissance. Ainsi, on peut l'envisager comme un pont, reliant la vie à la science ; ou comme un passeur qui va d'une rive à l'autre. Sa trame narrative fait émerger des significations nouvelles et permet de tisser des liens entre des événements du vécu, *a priori* disparates. C'est en ce *déplacement* que le récit prend toute sa portée : au fil de l'écriture, l'expérience devient savoir. Martine Lani-Bayle remarque que : « l'important, en matière de formation, se joue dans la prise de conscience qui se fait dans l'après-coup, et distingue ceux qui se contentent de vivre de ceux qui conjointement réfléchissent leur vie. Et c'est dans ce passage que le récit se montre particulièrement opérant »<sup>33</sup>.

Le récit permet d'explorer son histoire de vie ; il offre la possibilité de nous retourner sur nos choix, ainsi que sur les raisons qui nous ont poussés à agir de la sorte. Et lorsque l'on se destine à travailler dans les *métiers de l'humain*, il est facile de mesurer l'importance de revenir sur certains de nos gestes professionnels...

## Le récit, l'art et la vérité

Certes, le récit n'est pas de l'ordre de l'explication scientifique. Peut-on alors lui associer les mots « rigueur », « connaissance exacte », « faits véritables » ? La réponse est claire, c'est non ! Cependant, le récit et, plus généralement la littérature, visent aussi à produire un savoir sur le monde extérieur. Bien qu'ils touchent à l'individuel, au particulier ; bien que tout pétris de subjectivité, ils atteignent un savoir universel. Pour Tzvetan Todorov : « L'art et la poésie ont bien trait à la vérité, mais cette vérité n'est pas de même nature que celle à laquelle aspire la science »<sup>34</sup>. Bessa Myftiu, elle, assure en parlant des récits qu'elle fait écrire à ses étudiants que : « Ce savoir où l'émotion est toujours présente et accompagne la réflexion se révèle en même temps très personnel tout en étant collectif »<sup>35</sup>.

Si l'on s'attarde un instant sur la grande littérature, on constate que les écrivains produisent des archétypes de ces moments si personnels. La petite madeleine est devenue un symbole ; le baiser maternel et l'angoisse latente du jeune Marcel également. La Folcoche d'Hervé Bazin personnifie la cruauté et la mère indigne. Le bovarysme, que nous laisse en héritage Emma, désigne : « Un état d'insatisfaction, sur les plans affectifs et sociaux, qui se rencontre en particulier chez les jeunes femmes névrosées, et qui se traduit par des ambitions vaines et démesurées, une fuite dans l'imaginaire et le romanesque »<sup>36</sup>, jusqu'à donner son nom à une pathologie. Dans un registre différent, les *Fables* de la

---

<sup>33</sup> Martine Lani-Bayle, in « Le récit en formation ? », Université de Provence, Département des Sciences de l'éducation, 2004, p. 24.

<sup>34</sup> Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007, p. 59.

<sup>35</sup> Bessa Myftiu, *Éthique et écriture*, Nice, Les éditions Ovadia, 2008, p. 17.

<sup>36</sup> Définition de Wikipédia.

Fontaine – autre genre littéraire et facette distincte du récit – présentent toutes des points de repère que son auteur a parfaitement sentis, puisqu'il va jusqu'à conclure, en guise de testament, son ouvrage par ces vers :

Cette leçon sera la fin de ces Ouvrages :  
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !  
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages :  
Par où saurais-je mieux finir ?<sup>37</sup>

La littérature – qu'il s'agisse du récit, du roman, de la fable, du conte, de la poésie ou encore de l'épopée<sup>38</sup> – touche aux sentiments communs à tout individu. Si l'objet des Sciences de l'éducation est bien l'humain *en devenir*, le récit devient une porte d'accès à la compréhension de ce dernier.

Comment ne pas évoquer brièvement, à ce stade de la réflexion, la psychanalyse ? Rappelons le problème posé : l'approche littéraire – le récit en particulier – vise, tout comme le savoir scientifique, à appréhender le réel. Freud décrit en ces termes le processus employé : « Lorsqu'ils (les malades) prétendaient ne plus rien savoir, je leur affirmais qu'ils savaient, qu'ils n'avaient qu'à parler et j'assurais même que le souvenir qui leur reviendrait au moment où je mettrais la main sur leur front serait le bon. De cette manière, je réussis, sans employer l'hypnose, à apprendre des malades tout ce qui était nécessaire pour établir le rapport entre les scènes pathogènes oubliées et les symptômes qui en étaient les résidus »<sup>39</sup>. Les malades n'ont qu'à parler, Freud en tire les moments clés dans un récit qu'il rédige afin de continuer sa réflexion et construire sa théorie. *L'homme aux rats*, *l'homme aux loups* sont célèbres ; mieux, ils sont devenus des référents classiques de la psychanalyse et des modèles de fonctionnement de l'être humain. Et pourtant, quoi de plus subjectif que ces souvenirs d'où ils sont nés ? À partir du flou qui enrobe les réminiscences de ses patients, Freud a bâti une théorie magistrale.

Ces exemples nous montrent de quelle manière le fait objectif s'estompe, comment il devient secondaire au profit de la construction d'une vérité – et que celle-ci touche à un savoir commun à l'humanité. Les mots « rigueur », « connaissance exacte », « fait vérifiable » ne se rapportent pas aux faits proprement dits mais à une méthode. La particularité de la littérature réside dans l'art du dire, dans le rythme de la phrase, dans l'imprégnation qui se fige dans nos esprits ; voilà qui explique pourquoi on se souvient de certains textes, de certaines tournures de phrase ou encore de certains poèmes. Jorge Semprun ne raconte-t-il pas dans *L'écriture ou la vie*, comment, à Buchenwald, les prisonniers survivent en récitant des poèmes de Baudelaire ? Une fois de plus, le fait objectif disparaît derrière la vérité que tente d'atteindre le poète ou le narrateur. « C'est donc le verbe qui dure, par une présence qu'il enferme, par une chair qui perpétue »<sup>40</sup>, souligne

---

<sup>37</sup> La Fontaine, *Fables*, Paris, Claude Barbin, 1693, p. 222.

<sup>38</sup> Il y aurait bien sûr tout un travail à faire sur l'épopée, long récit qui fait appel à des référents communs de civilisation : *L'Iliade* et *L'Odyssée* constituent le fondement culturel de la pensée occidentale, de même que *Les Trois Royaumes* sont des composantes fondamentales de la pensée chinoise. Pour comprendre un pays, il faut impérativement lire sa littérature.

<sup>39</sup> Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1924, p. 30.

<sup>40</sup> Jean Cocteau, *De la difficulté d'être*, Editions du Rocher, 1989, p. 136.

Jean Cocteau dans *De la difficulté d'être*. De nature fondamentalement subjective, le récit n'en est pas moins *compréhension* du réel et producteur de sens.

Entreprendre l'écriture d'un récit devient alors le tremplin d'une réflexion à construire sur soi et par soi. Comme le constate Bernard Donnadiou : « Que l'on considère les fonctions psychologiques, épistémologiques, cognitives, sociales de la narration, elles conduisent toutes à considérer le récit comme un instrument privilégié du développement du sujet parce qu'il est un instrument de la compréhension de soi par l'interprétation de l'expérience qu'il rend compte »<sup>41</sup>.

Si l'on se destine à travailler dans le domaine de la Formation des adultes, la détermination du futur praticien à se connaître – lui-même et son parcours éducatif, tant professionnel que personnel – demeure essentielle, même si cette compréhension conserve toujours un caractère inachevé. Il en va de l'éthique même de sa profession : pour travailler avec les autres, il faut conjointement travailler sur soi. Le récit est un outil en formation et en devenir, en ce qu'il permet à chacun d'explorer son histoire ; l'on devient alors le *sujet* de sa formation. Mêlant inévitablement les dimensions professionnelles et privées qui interagissent et jalonnent la vie de l'adulte, le récit rend compte de l'individu dans sa complexité : il n'est pas exclusivement salarié (ou chômeur), marié(e) (ou célibataire), père/mère de famille, manuel/intellectuel, triste/enjoué... Il est tout cela à la fois. Aussi, c'est bien une vision holistique de l'humain que le récit nous propose de développer en formation.

---

<sup>41</sup> Bernard Donnadiou, in « Le récit en formation ? », Université de Provence, Département des Sciences de l'éducation, 2004, p. 12.

## *2. Sur la clinique*

## L'amorce d'un questionnement

### Le savoir contre la peur

Désir et besoin d'apprendre sont nés de la Peur. Elle a grandi avec moi, en moi, et s'est fardée différemment, selon les étapes de mon existence. Petite fille, j'avais peur des cours de gymnastique, ou encore que l'on se moque de mes cheveux roux. Rien que l'idée de perdre ma mère de vue, au hasard de la foule d'un supermarché, me pétrifiait. Adolescente, j'ai eu peur de grossir, de ne pas avoir suffisamment de personnalité, d'être abandonnée par celui dont j'étais amoureuse. Jeune femme, l'angoisse de décevoir, de déplaire, de ne pas être aimée, croupissait toujours au sein de mes entrailles. Si je n'ai eu cesse de redouter le monde extérieur, ma plus grande crainte demeurait bien – hélas ! – ce qu'il se passait au fond de moi : j'avais peur d'avoir si peur.

Une idée a alors commencé à germer en moi : le savoir finirait par « assassiner » l'angoisse – « connaître son ennemi pour mieux le combattre », comme dit le dicton, aiderait à le vaincre. Et que c'est l'ignorance qui rend craintif. Une fois l'objet de notre peur démystifié – à force d'introspection et de luttes intestines avec son esprit et ses démons –, cette panique à la forme tentaculaire que l'on s'est figurée indéracinable perd de son panache pour endosser une dimension à notre portée. Alors on peut s'y confronter.

Le savoir m'a ainsi semblé représenter le moyen de réduire l'angoisse sclérosante qui m'étreignait.

Je me suis acheminée sur le sentier de la connaissance – à l'école, au cycle d'orientation, puis au collège. L'intelligence aride de certains professeurs me heurtait ; leur érudition me paraissait abstraite, froide. Indifférente. Instinctivement d'abord, intellectuellement ensuite, je m'y opposais.

Seul le cours d'un professeur d'allemand, une femme passionnée de littérature, a su accrocher mon attention : parce qu'à travers les œuvres de Theodor Fontane, de Bertolt Brecht ou de Bernard Schlink, c'était bien l'être humain, dans toute sa complexité, sur lequel se basait la réflexion. L'enseignante n'apportait pas d'explication causale et ne cherchait ni à simplifier ni à schématiser le profil ou la conduite des personnages des romans qu'on étudiait, pour mieux les argumenter devant la classe. Parfois, devant nos interrogations persistantes, elle s'exclamait :

– Je ne peux pas vous *expliquer* de but en blanc pourquoi l'héroïne agit de la sorte. Cherchez à comprendre par vous-même, identifiez-vous à elle !, pensez à la situation dont elle est prisonnière... Les raisons qui engagent parfois un individu à se comporter d'une certaine manière sont bien plus épineuses et insaisissables que vous ne l'imaginez à une « simple » lecture !<sup>42</sup>

Susciter une réflexion de l'ordre de la *compréhension* – jamais accomplie une fois pour toutes, mais à travailler, encore et encore, devenait une des finalités de cette méthode,

---

<sup>42</sup> Je fais référence ici au cours que ce professeur d'allemand donnait à propos du roman de Theodor Fontane, *Effi Briest*.

qui ne se posait pourtant pas en tant que telle. « J’espère sincèrement qu’il existe d’autres maîtres – même si j’ai rarement lu un dossier d’étudiant le témoignant – des maîtres amoureux eux-mêmes de la littérature. Des maîtres passionnés, assez généreux pour partager leur passion. Des “passeurs” entre les hommes et les grands esprits qui nous ont légué un océan de jouissance et d’incomparable richesse. À notre époque, cet océan se trouve dans la cour, mais rares sont ceux qui s’y plongent, et de plus en plus rares ceux qui encouragent la nage »<sup>43</sup>, regrette Bessa Myftiu dans *Littérature et savoir*. Mon professeur d’allemand était de ceux-là ; grâce à elle, j’ai réalisé que l’individu est composé de facettes infinies – qu’il évolue et se transforme au gré des contingences que la vie lui offre, ou lui inflige.

La connaissance a fini – à mes yeux – par s’apparenter à la nature même de l’homme : mouvante, infinie et ouverte sur le monde.

### *La posture clinique*

Cette façon de concevoir le savoir met en évidence une tension ancienne, séparant depuis toujours, dans le domaine épistémologique, la science de la littérature ; les démarches expérimentales des démarches compréhensives ; les concepts théoriques d’un savoir issu de l’action, de l’expérience ; l’objectivité de la subjectivité. Si les approches littéraires et compréhensives exercent sur ma nature davantage de séduction, je ne sous-estime pas – loin de là ! – ni les sciences « exactes », ni l’impact de leur transmission. Je revendique simplement, dans le cadre de ce mémoire, l’importance de cultiver un autre mode de connaissance, que Mireille Cifali qualifie de compréhension fragile<sup>44</sup> – et, plus généralement, de *posture clinique*.

Si l’on se réfère à Daniel Lagache, ce qui singularise *la clinique* reste avant tout sa méthodologie, qu’il définit ainsi : « (...) envisager la conduite (de l’homme) dans sa perspective propre, relever aussi fidèlement que possible les manières d’être et de réagir d’un être humain concret et complet aux prises avec une situation, chercher à en établir le sens, la structure et la genèse, déceler les conflits qui la motivent et les démarches qui tendent à résoudre ces conflits... »<sup>45</sup>. La posture clinique investit le champ des sciences humaines, et ses nombreux axes disciplinaires, comme la psychiatrie et la psychanalyse, la psychosociologie, la sociologie, la pédagogie, la didactique, l’ergonomie ou l’histoire. C’est avant tout une manière d’aborder son action professionnelle – et quel que soit le domaine d’intervention du *clinicien*.

Contrastant avec l’intransigeance et l’inflexibilité des démarches dites « expérimentales », la clinique fait avant tout de *l’humain* son sujet de réflexion ; d’un humain perçu dans sa globalité – avec ses ambivalences, sa subjectivité, ses contradictions –, d’un humain toujours singulier, imprévisible, et que l’on ne peut s’appliquer à « objectiver ». Conscients que toute pratique professionnelle – qu’elle relève

---

<sup>43</sup> Bessa Myftiu, *Littérature et savoir*, Nice, Les éditions Ovidia, 2009, p. 31.

<sup>44</sup> Mireille Cifali & Florence Giust-Desprairie, *De la clinique, un engagement pour la formation et la recherche*, Bruxelles, De Boeck, 2006, p. 130.

<sup>45</sup> Daniel Lagache, *L’unité de la psychologie. Psychologie expérimentale et psychologie clinique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1949.

de l'ordre thérapeutique, pédagogique, éducatif ou formatif –, une stricte application des théories et concepts acquis sur les bancs de l'Université n'est pas suffisante afin de saisir l'Autre dans sa complexité, les cliniciens revendiquent une approche qui ne bannit pas leur propre *subjectivité*, mais qui, au contraire, tient compte de celle-là.

La clinique est étroitement liée à l'éthique, puisqu'il en va de notre *agir* sur l'autre, et surtout, des conséquences que peuvent engendrer nos gestes et nos paroles. « Nos gestes, nos actions ont immanquablement des retombées, des conséquences. Nos gestes justes ne peuvent l'être que si nous regardons ce qu'ils ont provoqué. Nous sommes ici dans un registre de l'éthique. Cette dimension éthique de nos gestes professionnels ne se réduit pas à un discours de bons sentiments clamant des idéaux ne tenant pas dans le quotidien. Elle est présente en revanche quand nous interrogeons nos valeurs confrontées aux situations (nos impasses, nos dilemmes, nos contradictions) et considérons comment nos gestes rejaillissent sur celles et ceux avec qui nous travaillons »<sup>46</sup>, souligne Mireille Cifali.

Si l'une des finalités de la clinique est celle d'aider le "patient" à se construire, on comprend à quel point la méthode – verbale surtout – empruntée par le praticien (que celui-ci soit thérapeute ou enseignant) doit se fonder sur un maniement rigoureux et respectueux du langage, et plus généralement, des gestes. Sans pour autant renoncer à son originalité, il doit permettre, au patient ou à l'élève, de rester à l'écoute. Il n'est pas rare d'apprendre que des élèves doués – voire voués à l'excellence – ont risqué d'être « brisés » par des formes disparates de violence. Par exemple, le violoniste Pierre Amoyal avoue dans un documentaire que la méchanceté de son maître – le légendaire Jasha Heifetz – l'avait mené à un tel point de rupture qu'il avait songé à tout abandonner...

### *La clinique et la volonté de maîtrise*

« La clinique se fait toujours *in praesentia* »<sup>47</sup>, note Guy Jobert. En effet, dans les métiers de l'humain, c'est auprès d'un être de chair qu'on pratique, et avec lequel il va falloir bâtir une relation intersubjective. Comment l'appréhender aussi rigoureusement que possible sans nier l'implication émotionnelle ? Comment permettre à une souffrance de se dire ? Quelle place laisser à l'autre, dans une relation dialectique en devenir ? Comment faire face à un événement qui surprend et embarrasse ? Voilà les interrogations qui se posent sans cesse au clinicien. Lorsque celui-ci est engagé auprès d'un "patient", les limites de son intervention ne peuvent pas être définies au préalable ; elles vont se dessiner dans la mouvance de l'échange.

Et c'est bien là où nous nous heurtons aux limites des théories et autres concepts. Non qu'ils soient tout à fait inutiles, mais ils ne suffisent guère. En situation, on arrive vite au constat qu'il est illusoire – utopique ! – d'agir selon un « mode d'emploi » réducteur et faussement universel. En effet, quel manuel pouvais-je employer pour « répondre » à Sophie ? Où tirer les mots qui montraient mon écoute et qui la soulageraient quelques brefs instants ? Sur un autre plan, pensons à tous ces livres et conférences – sans parler des

---

<sup>46</sup> Mireille Cifali & Florence Giust-Desprairies, *Formation clinique et travail de la pensée*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 137.

<sup>47</sup> Guy Jobert, in « *De la clinique, un engagement pour la formation et la recherche* », Bruxelles, De Boeck, 2006, p. 40.

moyens de communication – qui prônent l’efficacité d’une méthode rigoureuse par le biais d’un intitulé accrocheur : « Arriver à bout d’un élève rebelle en huit étapes » ; « Renouer le dialogue avec un enfant perturbé » ; « Faire parler les malades : comment permettre au cancer de *se dire* », et tant d’autres encore...

Le recours à ces méthodes – relevant parfois, dangereusement, de la divulgation – va se justifier par une volonté artificielle de « maîtriser » son champ d’étude, pour gommer l’arbitraire, pallier l’imprévu, se dérober à la surprise. Toujours dans ce dessein, le professionnel, incité par son institution, peut être conduit à classer les individus dans des catégories bien définies – « élève désengagé », « adolescent agressif », « individus atteints d’un cancer » –, sous-entendant par là que la prise en charge sera la même pour chacun. Bien entendu, le processus est sécurisant. Il peut se schématiser ainsi : j’inscris l’individu dans une catégorie d’appartenance ; je le « gère » en recourant aux définitions découlant de telle ou telle catégorie ; mon angoisse – provoquée par la subjectivité de l’individu – s’en trouve amoindrie ; je suis arrivé à mettre l’Autre à distance, et donc, à l’objectiver.

Ce réflexe de classification, de nature essentiellement culturelle, est vieux comme le monde, et a engendré bien des dérives : « Les indigènes fonctionnent ainsi... », « Nous sommes “dans le vrai” : l’axe du mal doit être combattu... ». Tout le discours colonial s’est d’ailleurs basé sur pareils lieux communs. Ce véritable processus de simplification ne peut que banaliser l’analyse de comportements et de tensions identitaires autrement complexes. Retenons seulement que l’objectivation d’autrui – de celui que l’on ne connaît pas, que l’on ne comprend pas – rassure et apaise, pour un temps.

Les relations humaines cependant ne peuvent être « apprises ». Et l’homme demeure un mystère pour l’homme. Une fois cette incertitude intimement acceptée, nous comprenons mieux comment, par exemple, une expérience on ne saurait plus subjective que l’écriture de fiction devient un véritable outil de connaissances...

Le professionnel finit toujours par se heurter à la difficulté de « saisir » toutes les subtilités de son interlocuteur ; ce dernier lui échappe – et ne rentre naturellement pas dans la case qu’on lui avait préalablement attribuée. Cela prouve combien la complexité des métiers de l’humain tient justement à la fluctuation des rapports que l’on entretient aux autres ; aussi, notre compréhension ne peut être que *fragile* et incertaine. Cifali rappelle qu’il faut se défaire de la simplicité des causalités, que les conduites humaines échappent à ce qui se voit, et que le lien causal est souvent trompeur<sup>48</sup>. Il y a peut-être un pas à franchir pour passer du « croire » – croire à ce que l’interlocuteur exprime – au « comprendre ». Que se cache-t-il derrière ses mots ? Que dit son corps ? Ses gestes, sa posture, ses expressions sont autant de signes à interpréter, sachant que notre interprétation n’aura pas un caractère exact, mais, qu’au moins, elle ne demeurera pas fermée sur elle-même et s’ouvrira au champ des possibles, donnant lieu à une réflexion sans cesse renouvelée et renouvelable.

---

<sup>48</sup> Mireille Cifali, in « De la clinique », *op. cit.*, p. 134.

## Réflexions autour d'une posture clinique en développement

L'expérience que je relate sous la forme d'un récit dans la première partie de ce mémoire est constitutive d'une position professionnelle en train de se construire. S'il me semble ardu de rendre compte – concrètement, point par point – du processus d'acquisition d'une posture clinique au quotidien, il m'a été plus aisé de suggérer, sous forme d'un récit, d'une création plus libre, comment je l'ai adoptée, bien qu'à mon insu.

La clinique se heurte à la difficulté du *dire* et du *définir* ce qui émerge dans la mouvance de l'échange. Comment interpréter un regard, un geste et le silence ? Et le tremblement de la voix, des larmes qui ne peuvent être réfrénées, une main saisie ? Comment restituer la tendresse et la douceur de la paume tiède que l'on attrape ? On éprouve la clinique par le corps – dans son corps –, mais elle ne se laisse pas conceptualiser...

La difficulté réside dans la traduction en termes théorique d'une attitude qui spontanément s'impose plus spontanément. Pour moi, le passage par l'écriture littéraire a constitué une étape obligée avant d'aborder les nécessaires questions que soulève l'approche clinique d'une situation comme celle que j'ai vécue. Ces moments, je les ai vécus avec Sophie et aussi, en partie, avec ma mère : nous avons ri, pleuré ; je me suis parfois mise en colère – contre elle(s) et contre moi –, devant l'injustice et, surtout, devant notre impuissance. Avec Sophie, nous sommes sorties danser, dans la légèreté de l'instant, lorsqu'il me semblait qu'elle en ressentait le besoin. Comme une armure face à la mort, nous avons brandi notre jeunesse et nos rires rebelles, depuis le fond d'un bar ou d'une discothèque. Quand il a fallu l'accompagner dans l'angoisse et la souffrance – à ce moment terrible où elle a voulu envisager avec moi les différentes modalités d'un éventuel suicide –, je n'ai pu dire un mot. La clinique, c'est cela aussi. Accepter le silence, être désemparé devant celui qui souffre. Abandonner son masque face à l'intensité d'un dialogue. Je me suis tue, je l'ai écouté Sophie parler, je suis intervenue, en retrait ; j'étais accompagnatrice d'un moment dramatique ; ma main seule tenait la sienne.

Certes, je n'ai pas eu l'occasion d'élaborer cette posture en situation professionnelle. Au moment où j'ai décidé que j'allais écrire, j'étais seule. « Se retrouver dans un trou, dans une solitude quasi totale et découvrir que seule l'écriture vous sauvera »<sup>49</sup>. Aujourd'hui, l'écriture et la clinique me semblent profondément liées, dans ce mélange d'introspection et ouverture qui leur est propre. Au cours de la rédaction de mon récit, l'écriture a pris le relais de la clinique ; à l'heure actuelle, la clinique est pour moi une matière en devenir, faite non pas de certitudes mais de questionnements et d'éclairages de vue toujours ouverts. En effet, de cette expérience d'écriture, je garde la conviction qu'il est nécessaire de travailler au plus près de ses sentiments, et de son intériorité. Que les faiblesses ne doivent pas être des fermetures mais l'accès à des formulations porteuses de liberté : *j'ai peur, je ne sais pas*.

Écrire tout comme accéder à la pratique de la clinique ne signifie pas parvenir à la maîtrise de l'autre et de soi. Cependant, ce sont deux formidables outils d'enrichissement – parfois réciproque – qui, loin de toute stigmatisation dogmatique, et en alliant rigueur et

---

<sup>49</sup> Marguerite Duras, *Écrire, op. cit.*, p. 20.

créativité, montrent à quel point notre besoin non pas de croyances mais de compréhension est inassouissable et toujours en devenir.

## **Conclusion**

Je n'ai pas choisi le thème de ce Mémoire, il s'est imposé à moi comme une évidence. Issu de chocs successifs que j'ai longuement évoqués, j'ai tenté d'analyser l'impact émotionnel qu'ils ont soulevé en moi. J'ai créé un récit pour libérer ma parole devenue prisonnière ; puis, j'ai tenté de mesurer la portée, les résonances, puis les conséquences sur moi, de tous ces mots alignés dans un ordre bien précis. Petit à petit, j'ai essayé d'établir des liens entre les cours suivis ces deux dernières années et mon propre parcours. J'ai mesuré leurs incidences réciproques pour finalement me poser quelques questions générales : ma propre résilience pouvait-elle servir de tremplin pour aider ceux dont j'aurai un jour la charge ? Les Sciences de l'Éducation ne me préparaient-elles pas à ce passage subtil, oscillant entre l'intuition et la maîtrise d'un savoir ? Si je parvenais à cerner les variantes qu'elles pouvaient recouvrir – à défaut de trouver une réponse –, mes études s'inséraient alors parfaitement avec l'expérience vécue.

Mon Mémoire se compose donc deux grandes parties : le récit et l'analyse du récit, qui lui-même s'articule en deux temps.

- Dans le récit, j'ai tenté de démontrer comment mon « je », devenu objet, s'observe face à des événements dramatiques, dans le sens théâtral du terme, celui d'une action qui avance.
- Amenée à l'analyse du récit, dans la deuxième partie de ce travail, je me suis efforcée d'en capter une définition en réfléchissant sur les différentes formes qu'il pouvait recouvrir. J'en ai évoqué quelques-unes – le conte de fées, la fable. J'en ai aussi laissé de côté, comme l'épopée. Ce travail ne visait nullement l'exhaustivité.

Cette deuxième partie se compose elle-même de plusieurs regards :

- Le Récit comme élaboration de la pensée.  
Ce passage réfléchit sur l'acte d'écrire ; il vise à montrer les interactions entre l'écriture et la pensée, dans une construction réciproque, et met en relief les différentes formes possibles du récit. Il se penche sur la question de la vérité, et le style – ou ce qui se cache derrière les mots –, ainsi que la manière de raconter ; je me suis ensuite posée la question de l'expérience en tant qu'objet de connaissance, pour remonter à la source du récit et démontrer la connivence supposée entre le récits et le conte de fées .
- Le Récit comme reconstruction d'une histoire.  
Cette partie tente de montrer les choix et les renoncements inévitables dans l'élaboration du récit ; il soulève le problème de la vérité littéraire avec cette question latente : qu'est-ce que la vérité à mesure que l'objet s'éloigne du sujet ? Comment l'appréhender ? Le rôle le facteur temporel joue-t-il ?

- Pourquoi le Récit en formation des adultes.  
Comment une expérience peut se traduire à travers l'écriture ? Quels sont les liens entre l'autobiographie et une fiction ainsi que les relations entre le récit, l'art et la vérité ?

Ces lignes s'interrogent sur le processus de création et sa relation avec le réel, sur les interactions entre le souvenir pétrifié et son devenir en mouvance. Dans cette partie, je me suis aidée des grands auteurs pour montrer comment l'anecdote peut donner naissance à une véritable personnification de l'objet, je me suis risquée même à évoquer les termes d'archétypes de la pensée.

Le problème de la véracité du récit et ses rapports complexes avec la science se pose à nouveau, et j'ai essayé de voir comment le récit devient un instrument de compréhension de soi –, étape préalable et cruciale avant de se tourner vers les autres.

Dans un deuxième temps, je tente d'approfondir à travers trois nouveaux angles de réflexion la position du clinicien face à son interlocuteur, et les orientations qui seront idéalement les siennes.

- Le savoir contre la peur se nourrit d'expériences personnelles qui avouent mes propres peurs et mes affolements devant les divers obstacles que la vie m'a réservés. Je cherche à montrer comment le savoir est devenu pour moi une parade de défense et je parviens à construire cette formule qui me correspond jusqu'à maintenant : le savoir assassine l'angoisse. C'était le premier pas vers la posture clinique.
- La posture clinique qui cherche à définir l'attitude du clinicien et de sa pratique professionnelle pour libérer la parole.
- Enfin, une dernière partie concernant les réflexions autour d'une posture clinique en développement conclut ce travail.

Je terminerai ces pages par une anecdote toute personnelle. Un ami qui lisait ce Mémoire s'est exclamé : « Mais c'est une véritable thérapie que tu me montres-là, ce travail n'a rien d'universitaire ! ». Consternée dans un premier temps, j'ai vite repris le dessus : Oui, ce récit est également une thérapie, je l'affirme et le revendique. L'étape intimiste de mon récit est une condition fondamentale, primordiale et impérative pour partager une expérience avec d'autres – et pour faire de sa vie un perpétuel objet de réflexion.

## **Bibliographie**

- André (A.), *Devenir écrivain, un peu, beaucoup, passionnément*, Paris, Éditions Leduc.s, 2007.
- Barthes (R.), *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Édition du Seuil, 1975.
- Beauvoir, (S.) de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958.
- Bettelheim, (B.), *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, 1976.
- Cifali, (M.) & André (A.), *Écrire l'expérience, vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.
- Cifali, (M.) & Giust-Desprairie, (F.), *De la clinique, un engagement pour la formation et la recherche*, Bruxelles, De Boeck, 2006.
- Cifali, (M.) & Myftiu (B.), *Dialogues et récits d'éducation sur la différence*, Les paradigmes, Nice, 2006.
- Cocteau, (J.), *De la difficulté d'être*, Éditions du Rocher, 1989.
- Donnadieu, (B.), *Le récit en formation ?*, Université de Provence, Département des Sciences de l'éducation, 2004.
- Durand, (M.), *Activité(s) et Formation*, Carnets des Sciences de l'éducation, Université de Genève, 2006.
- Duras, (M.), *Écrire*, Paris, Gallimard.
- Fontane, (T.), *Effi Briest*, Paris, Gallimard/L'imaginaire, 2007.
- Freud, (S.), *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1924.
- Haddad, (H.), *L'Univers*, Paris, Zulma, 2009.
- Huston, (N.), *L'espèce fabulatrice*, Arles, Babel/Actes Sud, 2008.
- Jobert, (G.), in *De la clinique, un engagement pour la formation et la recherche*, Bruxelles, De Boeck, 2006.
- La Fontaine, (J.) de, *Fables*, Paris, Claude Barbin, 1693.
- Lagache, (D.), *L'unité de la psychologie. Psychologie expérimentale et psychologie clinique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Lani-Bayle, (M.), *Le récit en formation ?*, Université de Provence, Département des Sciences de l'éducation, 2004.
- Lévy, (J.), *Mauvaise fille*, Paris, Stock, 2009.
- Musil, (R.), *Les désarrois de l'élève Törless*, Paris, Éditions du Seuil, 1960.
- Myftiu (B.), *Éthique et écriture*, Nice, Les éditions Ovadia, 2008.
- Myftiu (B.), *Le récit en formation ?*, Université de Provence, Département des Sciences de l'éducation, 2004.
- Myftiu, (B.), *Nietzsche & Dostoïevski, éducateurs !*, Nice, Les paradigmes, 2005.
- Radiguet, (R.), *Le diable au corps*, Paris, Grasset, 1987.
- Sand, (G.), *Histoire de ma vie*, Paris, Librairie Générale Française, 2004.
- Todorov, (T.), *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.
- Watzlawick, (P.), *La réalité de la réalité*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.